

le phare

journal n° 20

centre culturel suisse • paris



AVRIL - JUILLET 2015

EXPOSITIONS • MARC-ANTOINE FEHR • SELINE BAUMGARTNER • DOMINIQUE KOCH / MUSIQUE • DRAGOS TARA • PAUL PLEXI
• ME & MOBI • JERRY LÉONIDE • EVELINN TROUBLE • PUTS MARIE • EGOPUSHER • LARYTTA • ORIOXY • POMMELHORSE
DANSE • TABEA MARTIN / ARCHITECTURE • MARCEL MEILI • POOL / GRAPHISME • JULIA BORN / THÉÂTRE • ÉMILIE CHARRIOT
LITTÉRATURE • FRÉDÉRIC PAJAK / PORTRAIT • SANDRO LUNIN / INSERT D'ARTISTE • JEAN-LUC MANZ



PRINT
WEB
APPS

44.^{*} –
pour 2 mois
au lieu de Fr. 88.–

Dans un monde et une actualité toujours plus complexes, l'information de qualité est d'autant plus vitale. Découvrez celle du Temps en souscrivant maintenant un abonnement Premium de deux mois, vous bénéficierez d'un mois gratuit.

L'abonnement Premium, c'est un accès illimité à l'ensemble des contenus du Temps.

Sur les supports imprimés (le quotidien, les suppléments, les hors-séries) et – en continu – sur les supports numériques (letemps.ch, la WebApp, les applications).

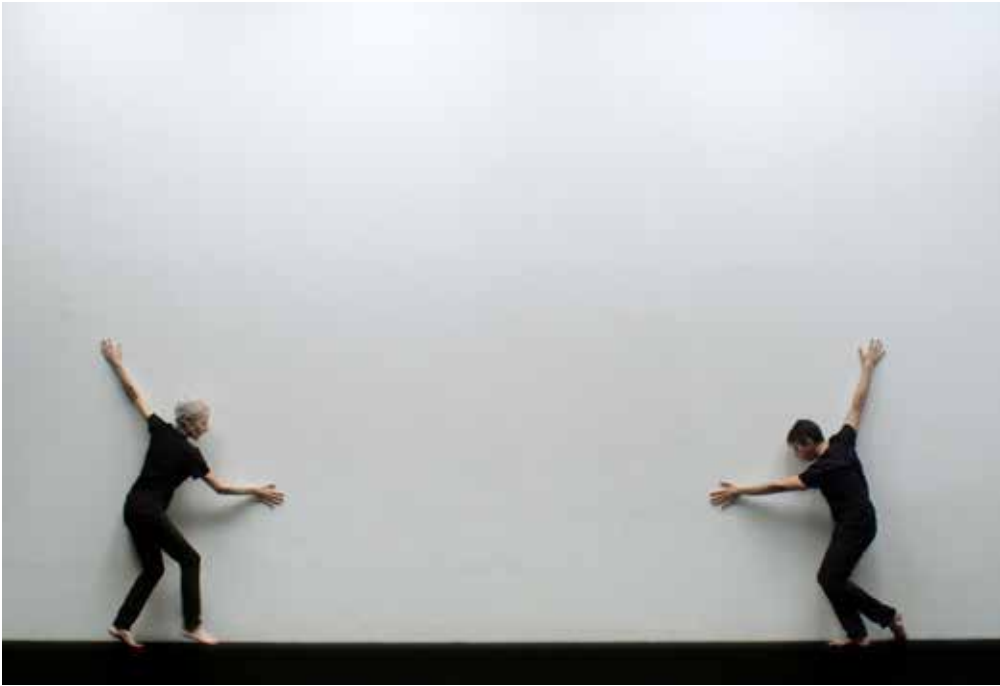
Le Temps, un média exigeant et de référence.

* Prix en francs TTC
Pour découvrir toutes nos offres,
rendez-vous sur www.letemps.ch/abos ou composez le 00 8000 155 91 92

LE TEMPS
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

Sommaire

- 4 / • EXPOSITIONS
- Du mental au pictural**
- Marc-Antoine Fehr
- 8 / **Corps, mouvement et projection**
- Seline Baumgartner
- 9 / **Libérer la parole**
- Dominique Koch
- 10 / • ARCHITECTURE
- La curiosité comme passion**
- Marcel Meili
- 12 / **Vivre l'architecture autrement**
- pool
- 13 / • THÉÂTRE
- King Kong Théorie, sa face fragile**
- Émilie Charriot
- 14 / • DANSE
- À propos du Vritable Spectacle de Danse...**
- Tabea Martin
- 15 / • LITTÉRATURE
- Mélancolie créatrice**
- Frédéric Pajak
- 16 / • MUSIQUE
- La scène musicale suisse se porte bien!**
- Carte blanche à Swiss Vibes
- 19 / • INSERT D'ARTISTE
- Jean-Luc Manz**
- 23 / • GRAPHISME
- Collaborer pour canaliser**
- Julia Born
- 24 / • MUSIQUE
- La carte hybride aux goûts XXL**
- Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation
- 26 / • PORTRAIT
- Sandro Lunin, nomade des scènes**
- Sandro Lunin
- 31 / • LONGUE VUE
- L'actualité culturelle suisse en France**
- Expositions / Scènes
- 33 / • MADE IN CH
- L'actualité éditoriale suisse**
- Arts / Littérature / Cinéma / Musique
- 38 / • ÇA SE PASSE AU CCS
- 39 / • INFOS PRATIQUES



Seline Baumgartner, *Nothing Else*, 2014

Ping-Pong

Il existe de nombreuses histoires sur l’origine du ping-pong. Même si elle est peut-être fantaisiste, nous aimons bien celle-ci : au cours d’un dîner, des notables de la société victorienne discutant de tennis veulent montrer quelques schémas de jeu sur la table. Ils se saisissent alors d’un bouchon de champagne en guise de balle, de boîtes de cigare comme raquettes et de livres pour le filet. Cette anecdote peut être transposée à la naissance de nombreux projets artistiques. Il y a des protagonistes, des intentions, des improvisations, un esprit parfois ludique, de la créativité, une connivence qui se met en place et, au final, apparaît un jeu, une exposition, un livre, une conférence ou un spectacle.

Avec Marc-Antoine Fehr, la partie de ping-pong commence en 2012 avec la présentation au CCS de deux de ses œuvres dans l’exposition *Météorologies mentales – œuvres de la collection Andreas Züst*. Intrigués, attirés, mais aussi déroutés par son travail, nous engageons un échange d’emails. La curiosité nous incite à une rencontre dans son atelier en Bourgogne. Nous y découvrons un univers pictural atemporel, fascinant, intense, qui bouleverse nos repères. Puis le dialogue s’accélère. Depuis le début 2014, nous cherchons ensemble les bonnes trajectoires pour construire *Point de fuite*, une exposition avant tout composée d’œuvres inédites et accompagnée de l’édition d’un livre.

Pour Seline Baumgartner, zurichoise établie à New York, deux installations vidéo où elle met en scène des danseurs nous interpellent et nous amènent à la rencontrer. Elle nous présente une troisième œuvre, et nous optons pour l’une des trois installations dans une version adaptée pour la Pièce sur cour. Ce choix permet aussi à l’artiste de préciser le contenu d’une publication. Ce sera finalement un livre d’artiste entièrement consacré à la trilogie vidéo dansée, rendu possible par le partenariat avec une fondation et un éditeur. Un exemple fructueux de jeu collectif.

En contactant Marcel Meili, notre idée était une conférence sur les réalisations architecturales du bureau zurichois Meili Peter. En réponse à notre invitation, il a préféré s’exprimer sur ses recherches au sein de Studio Basel, institut fondé avec Roger Diener, Jacques Herzog et Pierre de Meuron, qui dépend de l’ETH Zurich. Sa conférence traitera d’urbanisme à Casablanca et des manières de filmer l’architecture. Une autre variation de géométrie dans l’échange.

Le programme de la carte blanche Swiss Vibes est le résultat d’une belle partie de ping-pong à configuration multidirectionnelle. Après avoir déterminé ensemble le principe de trois soirées composées de deux concerts chacune, Barbara Canepa, Marius Kaeser et Elisabeth Stoudmann nous ont transmis de nombreuses propositions de musiciens. Nous avons ensuite échangé sur des questions de feelings, de pertinence, de stratégie, de présences passées au CCS, de visibilité en France, de compatibilité entre les groupes et de nos réseaux respectifs. Tout en gardant en tête le plaisir de la découverte, du partage et le rôle du CCS comme tremplin pour les artistes suisses. Après des mois d’échauffement et de préparation, les groupes sont désormais choisis et le programme défini. Le son de la petite balle de celluloid peut maintenant faire place au groove des claviers, des cordes, des fûts, des machines et des voix.

— Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

Du mental au pictural

Première exposition à Paris de Marc-Antoine Fehr, Zurichois établi en Bourgogne. Un peintre rare qui construit un travail atemporel, intense et étrange pouvant évoquer Beckett ou Kafka.

— Entretien avec l'artiste par Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser

• EXPOSITION

17.04 - 12.07.15

Marc-Antoine Fehr

Point de fuite







Marc-Antoine Fehr, *Le Fémur*, 2014/2015, huile sur toile, 285x290 cm. © Max Pommier
Pages 4-5 : Marc-Antoine Fehr, *Les Continents*, 2014/2015, huile sur toile, 200x290 cm. © Max Pommier

Repères biographiques

Marc-Antoine Fehr est né en 1953 à Zurich. Il vit à Pressy, en Bourgogne, et à Zurich.

Parmi ses expositions personnelles, on peut relever *Le Paysage sans fin*, Écuries de Saint-Hugues, Cluny; *Fêtes*, Galerie Peter Kilchmann, Zurich (2014); *Stilleben*, *Le Paysage sans fin*, Helmhaus, Zurich (2011); *Journal de Pressy*, Graphische Sammlung der ETH, Zurich (2000); *Bilder 1985-1994*, Aargauer Kunsthau, Aarau (1994), ainsi que plusieurs expositions dans les galeries Ditesheim, Neuchâtel, et Krugier, Genève, entre 1992 et 2011.

Il a participé à des expositions collectives telles que *Elective Affinities*, Museum Franz Gertsch, Burgdorf; *Voir est une fable*, Chambres à part, Paris (2013); *Météorologies mentales – Œuvres de la collection Andreas Züst*, CCS, Paris (2012); *Intérieurs et Memorizer – Der Sammler Andreas Züst*, Aargauer Kunsthau, Aarau (2009); *Diana und Actaeon*, Museum Kunstpalast, Düsseldorf (2008); *Un siècle de défis*, Musée Rath, Genève (2001).

Depuis 2014, il est représenté par la Galerie Peter Kilchmann, Zurich.

Ouvrage de référence : Marc-Antoine Fehr, *Stilleben*, *Le Paysage sans fin*, Helmhaus, Zurich; Verlag der Buchhandlung Walther König, Cologne, 2012

■ CCS / Tu te qualifies davantage comme peintre que comme artiste, ce qui est plutôt rare aujourd'hui. Pourquoi ?

• **Marc-Antoine Fehr** / C'est vrai, vous avez bien remarqué ! Cela me fait plaisir. Mais ça me semble tellement normal et je ne suis certainement pas le seul peintre à penser ainsi. Pour moi, c'est un métier comme un autre, quand on est entre peintres, on ne parle d'ailleurs que de technique, jamais de « contenu », et lorsque je suis en admiration devant une toile, j'essaie surtout de comprendre comment elle a été faite. C'est aussi un métier très pénible, en tout cas comme je le pratique, en peignant à l'huile et souvent sur de grands formats ! Il faut être très bien organisé pour affronter tous les obstacles qui se dressent sans cesse devant nous. Et il faut la santé !

• CCS / Tu développes certains corpus d'œuvres sur plusieurs années, comme *Le Paysage sans fin* ou *Le Moulin*, qui ne seront peut-être jamais finis. Comment y travailles-tu ?

• **MAF** / Le premier corpus, *Journal de Pressy*, j'ai réussi à le finir. Je me suis obligé à faire un dessin par jour, du premier au dernier jour de l'année. Pour *Le Grand Moulin*, commencé bien avant, c'était beaucoup plus compliqué. Le projet était plus ambitieux, mais aussi plus vague, et l'échec y était presque programmé. L'idée était de peindre une maison en coupe de plusieurs étages, elle était traversée d'une rivière, il y avait les machines servant à la meunerie, mais aussi tout un monde qui y travaillait. Je n'arrivais pas à me décider sur un format pour commencer LA grande toile et je n'ai fait qu'accumuler des variations sur le sujet. Je les appelais donc « projet » ou « fragment pour le grand moulin ». Le sujet même du moulin m'échappait complètement, car de nouvelles idées pour peupler cette maison fusaient sans arrêt. Finalement, j'ai abandonné l'idée d'une seule grande toile et j'ai choisi la gouache comme technique. Après avoir essayé un format cartonné de 20 x 60 cm à aligner et superposer en bandes, j'ai glissé vers un nouveau projet, *Le Paysage sans fin*, sur lequel je travaille toujours et où il n'y a plus de sujet. La seule contrainte est celle du format des cartons, qui ne font plus que 7,5 cm de haut. Je n'y travaille pas souvent, mais je le reprendrai dès que possible, car l'envie est là et j'ai toujours l'idée de le présenter un jour en forme de spirale dans un grand espace ovale. C'est un rêve... Mais l'œuvre restera toujours inachevée.

• CCS / Quel est le temps de réalisation d'une peinture ?

• **MAF** / Chaque toile obéit à une logique interne, que je découvre une fois qu'elle est finie. Par exemple, je vais certainement montrer, au CCS, *La Fontaine*, une grande toile que je retravaille depuis deux ans, c'est un casse-tête sans fin. Je ne comprends pas pourquoi je n'arrive pas à la maîtriser. Et malgré tout, je n'arrive pas à l'abandonner, car le corps bouge et c'est déjà beaucoup, rien n'est encore arrêté en elle, il y a là peut-être plus de vie que dans des toiles « finies », « achevées », des termes terribles ! Pourquoi ne pas montrer cela aussi ?

• CCS / Tu vis dans un coin isolé en Bourgogne et tu peins des sujets qui semblent détachés du monde contemporain. Pourtant, tu abordes des questions existentielles avec une profondeur et une étrangeté atemporelles qui peuvent évoquer Beckett ou Kafka. Peux-tu parler de ta manière de te situer dans ton temps et hors du temps ?

• **MAF** / Je vis à la campagne depuis très longtemps. Mais il y a une vie sociale assez active à la campagne et il y a la vie tout court, la nature, qui tient une place énorme dans ma vie. Je n'aimerais pas vivre sans faire un potager, sans aller au bois, sans passer des heures et des heures à travailler sur la source. C'est dans ces moments que je recharge mes batteries ! Et je suis aussi à Zurich de temps en temps. J'entends en effet souvent dire que ma peinture est étroitement liée à mon entourage bourguignon. Les paysages, oui, je les peins ici, mais c'est une petite part de mon travail, tout le reste pourrait être peint à la ville. Ce côté hors du temps que vous ressentez, et dont je suis victime depuis toujours, est présent peut-être parce que tout mon bagage m'a été transmis par ma mère et mon grand-père qui étaient déjà des peintres hors de leur temps. Et comme eux, dès le début, je voulais fuir toutes les modes. J'avoue même que je me sens un enfant du XIX^e, plutôt que du XX^e siècle.



Marc-Antoine Fehr, deux toiles de la série *Vagabondages*, huile sur toile, chacune 24x30 cm.
La Chambre de Philibert Burillier, 2010. *Mon Mouton*, 2014. © Max Pommier

• **CCS / Tu dis que tu aimerais être à la fois acteur, metteur en scène et écrivain de théâtre. Tes peintures racontent des histoires, mais gardent beaucoup de mystères. Tu peins aussi souvent des masques. Voistu des rapprochements entre une toile et une scène ?**

• **MAF /** Depuis le début, il y a un côté théâtral dans ma peinture. Enfants, nous avions un très joli théâtre de marionnettes fait par un peintre ami de ma mère, nous adorions mon frère et moi jouer pour les petits du quartier. Je pense souvent au théâtre, même si je n'y vais que très rarement. Jamais je n'aurais pu en faire, car je suis trop timide, en même temps trop orgueilleux pour être acteur et je n'aime pas le travail en équipe. Je serais trop gentil et conciliant. Je n'aurais aucune autorité sur ma troupe. Je pense souvent à la pièce que j'écirais, mais cela ne va jamais très loin. Je me contente donc de peindre des natures mortes, genre qui est une mise en scène par excellence. En les contemplant, nous sommes un peu au théâtre.

• **CCS / Comment choisis-tu tes sujets ?**

• **MAF /** Ils viennent plutôt à moi. Je procède par étalement de croquis, de notes. Il y en a des centaines sur de longs plans de travail. Et cela m'énerve quand des papiers commencent à disparaître sous les autres, car j'aime pouvoir tout embrasser du regard. Une fois que je choisis un sujet, il offre de nouvelles facettes à explorer à force d'être travaillé. Ce qui est presque aussi important que le choix du sujet, c'est le choix du format. Et là, j'ai beaucoup de mal à me décider. Et je me suis souvent trompé en choisissant un format trop grand.

• **CCS / Tu envisages ton exposition au CCS comme une extension de l'atelier. Peux-tu préciser ton intention ?**

• **MAF /** Je n'ai pas envie de faire une rétrospective, même si personne à Paris ne connaît mon travail. Je ne veux pas non plus créer quelque chose de spécifique pour le lieu. Par contre, je peux avec plaisir montrer où j'en suis actuellement. Chaque genre sur lequel je travaille sera illustré par des exemples : le paysage sans fin, les esquisses et carnets de croquis, une série de petits formats, que je poursuis toujours, les très grands formats et enfin le portrait. Un petit survol sur les occupations du moment.

• **CCS / Tu déploies une grande série de petites peintures, intitulée *Vagabondages*. Quelles sont ces « errances picturales » ?**

• **MAF /** L'idée au départ était de donner corps aux sujets de peintures rejetés, afin d'en garder une trace peinte. Ce qui ici est intéressant, c'est de contraindre des sujets variés, allant de vastes paysages à des portraits ou à un détail d'une nature morte, à un même format de 24 x 30 cm. Ces sujets déclassés ont l'avantage qu'on s'y adonne avec beaucoup moins de pression et plus de liberté. Aujourd'hui, le but de ce travail n'est plus le même, car j'utilise cette série aussi comme un carnet de croquis dans lequel je pourrai peut-être puiser un jour.

• **CCS / Dans la toile *Les continents*, il y a des crânes et des masques. Quelle est cette étrange tablée ?**

• **MAF /** Depuis mon adolescence, je possède quelques crânes et ossements, mais j'ai commencé à les peindre il y a quelques années seulement, presque toujours installés en face d'un miroir. À côté de cela il y a aussi mon travail avec les masques. Et comme mes « modèles » se côtoyaient dans mon atelier, l'idée, pour moi très dérangeante au début, m'est venue, de les faire se rencontrer. C'est un peu devenu un carrousel des humains, je me suis rendu compte, une fois la toile finie, qu'il y avait là nos couleurs de peau, très schématisées, j'en conviens. Mais les crânes posés derrière les masques sont tous semblables, ils donnent l'unité, ils équilibrent la scène.



Marc-Antoine Fehr, *Ruth*, 2013, huile sur toile, 130x160 cm. © Max Pommier

• **CCS / Que peux-tu dire de la grande toile représentant un os géant en suspension ?**

• **MAF /** Il s'agit d'un fémur, mérovingien de surcroît, qu'un ami m'avait donné il y a quarante ans. Je l'avais déjà peint et dessiné autrefois, mais là, j'avais envie d'aller un peu plus loin. J'ai pris une de ces vieilles, très minces cordes à rideaux que je garde chez moi et j'y ai attaché l'os. J'ai fixé la corde au plafond et j'ai ainsi construit mon premier mobile. Pour lui donner plus de force, j'ai été obligé de passer de l'espace à la surface et je l'ai donc peint. C'est aussi simple que cela.

• **CCS / Et il y a cette scène étrange avec un gamin qui court après un chariot qui s'éloigne dans un paysage presque lunaire. Peux-tu dévoiler une part de cette histoire ?**

• **MAF /** Je peux juste dire que le char s'éloignant est un sujet qui m'est cher depuis bien des années. Là encore, cette scène complètement inventée est en partie ancrée dans le réel, comme toujours dans mes œuvres. J'ai dessiné des vieux chariots et petits carrosses qui sont entreposés dans notre grange. J'ai aussi beaucoup observé à Cluny, dans le jardin des haras, les attelages lors de leur sortie quotidienne. J'aime toujours suivre du regard (et de l'oreille) un attelage qui passe, et le suivre jusqu'à sa disparition, pareil pour les bateaux. La disparition progressive et lente est impossible à saisir en peinture, c'est ce qui me séduit sans doute.

• **CCS / Quel rapport as-tu avec le portrait ?**

• **MAF /** Dans l'exposition, il y en a un récent de Ruth, ma femme. Je ne fais que peu de portraits, c'est trop difficile, mais c'est peut-être ce qu'il y a de plus beau en peinture. Je vois que ça revient chez les jeunes. J'espère renouer vite avec ce genre d'une richesse inépuisable.

• **CCS / Tu intitules ton exposition *Point de fuite*, qui est aussi le titre d'une toile. Comment est-elle construite ?**

• **MAF /** Cette toile est plutôt construite dans ma tête pour l'instant. Quelques vagues esquisses existent. Sur l'une d'elles, cherchant l'endroit où je voulais poser mon point de fuite – la tête d'un nageur dans un petit étang, autour duquel on voit des personnes, assises, debout en groupe, seules –, j'ai tracé des lignes rouges, j'ai noté « point de fuite » en dessous, et je me suis mis à lire et relire cette expression, et cette autre lecture est apparue de plus en plus, son véritable sens peut-être ! ■

Publication



Marc-Antoine Fehr, *Point de fuite*, 2015. Éd. Centre culturel suisse.

Lancement du livre et entretien entre Marc-Antoine Fehr, Jean-Christophe Bailly et Valérie Da Costa le 21 mai à 20 h.

Quelque chose de plus

Réflexions sur les travaux de Seline Baumgartner autour de la vidéo et de la danse. — Par Claudia La Rocco

● EXPOSITION

17.04 – 24.05.15
Seline Baumgartner
Nothing Else

Repères biographiques

Seline Baumgartner (née en 1980 à Zurich, vit à New York) a eu une solo, *Before the Future*, à Walcheturm, Zurich (2015), et a participé à des collectives telles que *Dance Movies*, EMPAC (Experimental Media and Performing Arts Center), Troy, New York (2014); *The Mouvement*, Kolumba, Cologne (2013); *La jeunesse est un art*, Aargauer Kunsthaut, Aarau (2012) et plusieurs fois aux Swiss Art Awards. En 2013-2014, elle a été résidente au LMCC (Lower Manhattan Cultural Council) à New York, et en 2014, lauréate du Prix de la Fondation Dr. Georg et Josi Guggenheim.

■ Pour ses trois vidéos, *If It Is As If It* (2012), *Nothing Else* (2014) et *Before the Future* (2015), la jeune artiste suisse Seline Baumgartner a travaillé avec les grands noms de la danse new-yorkaise : Robert Swinston, Jon Kinzel, Meg Harper, Sally Gross, Keith Sabado et Vicky Shick. Aucun de ces interprètes n'est jeune – cet aspect a déjà été souvent et amplement commenté. Or, finalement, cette spécificité n'est pas particulièrement remarquable en soi finalement, hormis pour ce que cela révèle des stéréotypes navrants de notre société occidentale concernant le corps humain. Car le point essentiel n'est pas l'âge mais l'expérience et la profondeur que celui-ci apporte au sens artistique. Le moindre transfert de poids, le moindre cillement, la modification d'intensité la plus subtile : tout acquiert une importance démesurée. La question n'est jamais ce que font ces danseurs, mais comment. Or, Seline Baumgartner met un espace à disposition qui permet à cette subtile démesure de se découpler, de s'entrecroiser, de s'interrompre... pour créer ce type de portraits des plus intenses, car non narratifs.

Dans *If It Is As If It* et *Before the Future*, les silhouettes humaines sont associées à un autre sujet : New York. Dans *Before the Future*, quatre danseurs investissent la plage hivernale de Fort Tilden Beach transformée ici en scène, alors que pour *If It Is As If It*, le cadre est embléma-

tique du monde de l'art : le West Village Studio qui héberge depuis quarante ans la Merce Cunningham Dance Company. L'artiste a tourné sa vidéo le soir, au moment où la troupe quitte la scène : une dramaturgie intense, un rendu apaisé. Dehors, le ciel crépusculaire au-dessus des gratte-ciel de Manhattan, à l'intérieur, les danseurs se tenant par la main, affectueusement. Des interprètes mythiques (deux d'entre eux furent des danseurs de la Cunningham, et tous ont été interprètes de compagnies légendaires), pour un endroit mythique. À l'instar de l'éclairage indirect utilisé pour *Before the Future*, une atmosphère tout en mélancolie tombe lentement.

Nothing Else, en revanche, évoque un départ : on est confronté à un *no man's land* neutre (ou pas tant que ça ?) de studio. Harper, Kinzel, Sabado et Shick entrent et sortent furtivement du cadre, leurs silhouettes drapées de noir se profilent sur les imposants murs blancs : difficile de sentir un ancrage ou de la profondeur ici, mais l'installation vidéo 2-canaux est en elle-même structurante, performative. Vous déambulez tandis que les interprètes déambulent autour de vous. Enveloppant ces deux cercles, les sonorités 3D et *lo-fi* créées par Seline Baumgartner – une bande sonore aléatoire, agitée parfois – font écho aux mouvements des danseurs.

C'est à tâtons que, au début de sa carrière, elle a commencé à apprivoiser ce genre de danse. L'installation vidéo 2-canaux *Trial 1-3* (2010) met en scène de manière ludique un concours de gestes imperceptibles, et *One and Others* (2011) fait la navette de manière visuelle et auditive entre une simple ronde de personnages, un violoniste et un âne, tous confinés dans une petite cour. La logique de ces deux représentations n'est pas encore très aboutie au niveau cinétique, mais on s'en approche.

Il y a bien sûr toujours une relation étroite et ambivalente entre les arts limités dans le temps, la danse et la vidéo. Comme l'a exprimé le chorégraphe américain William Forsythe au sujet du tournage de films : « Tout est chorégraphie. Tout est chronométré. Tout est écrit. La mise en scène est construite. » Dans sa manière de combiner danse et vidéo, Seline Baumgartner utilise un autre point d'attaque que Forsythe. En regardant ses films, j'ai pensé à la collaboration cinématographique entre Cunningham et Charles Atlas et, ou encore, plus proche de nous, Brian Rogers, l'artiste interprète new-yorkais de vidéo-danse, qui privilégie également la rencontre caméra-corps. Bien sûr, il est toujours possible d'élaborer de complexes échafaudages intellectuels autour de ce sujet. Mais il est aussi des plaisirs qui se passent de paroles. Celui qui est dans l'action agit. Le visionnaire voit. Il existe un petit quelque chose qui reste indicible. La manière dont le temps évolue, rattrape, redirige. Le cadre est plein ; et ensuite il est vide. ■

Claudia La Rocco est critique danse pour le *New York Times*.



Seline Baumgartner, *Nothing Else*, 2014. © DR

Publication



Seline Baumgartner, *Before the Future / Nothing Else / If It Is As If It*, 2015, Éd. Periferia + Centre culturel suisse



À l'immortalité, 2015. © Dominique Koch

Libérer la parole

Dominique Koch, dont l'œuvre est centrée sur la parole, travaille sur la question de la langue comme outil de communication mais également comme matière sonore. — Par Heidi Brunnschweiler

Repères biographiques

Dominique Koch (née en 1983, vit à Paris et à Bâle) a eu des expositions personnelles à la Galerie Jochen Hempel, Berlin (2011, 2014) et a participé à des expositions collectives telles que *Nietzsche, Cyclists and Mushrooms* (2015) et *Narrativ / Performativ* (2014), Kunst Raum Riehen, Bâle; *Surfaces*, Fotomuseum, Winterthur (2014); *Pretty Vacant*, Hear – La Chaufferie, Strasbourg, Villa Renata, Bâle, Mains d'œuvres, Paris (2013); *Unter 30 VIII – Junge Schweizer Kunst*, Kunsthau, Glaris (2012) et plusieurs fois aux Swiss Art Awards, Bâle. Un Cahier d'artiste de Pro Helvetia lui a été consacré en 2013.

Conformément aux codes de l'art conceptuel, l'artiste suisse Dominique Koch a invité, pour son œuvre filmée *Imagine a Situation...*, quatre experts linguistiques, ainsi qu'un avocat et une philologue à participer à la réalisation d'une œuvre d'art. Sous la forme d'une conversation filmée, ils devaient spontanément s'exprimer sur la question de la langue, en suivant les règles d'une interaction symétrique et coopérative.

L'avocat et la philologue se révélèrent rapidement être les principaux protagonistes de cet exercice, non seulement à cause de leurs longues prises de parole, mais également parce qu'ils incarnaient des positions contraires de la philosophie du langage : pour la philologue, dans l'esprit de Jacques Derrida et s'inspirant d'Aristote – que l'on peut considérer comme étant le père du réalisme linguistique –, la langue signifie le plus grand potentiel créateur et la plus importante expression de liberté de l'être humain, dans un cadre donné. Parler, pour elle, est la transformation du sujet et la condition pour tout agir politique. Pour l'avocat en revanche, la langue est erreur, fardeau et contrainte suprême. Conformément au pessimisme linguistique du *xx^e* siècle, il doute qu'elle puisse différencier l'homme de l'animal de manière positive.

A Duet, ouvrage sonore de Dominique Koch, transforme la conversation vivante de *Imagine a Situation...* en un discours à la fois fragmenté et recombinaison. En sortant les phrases de leur contexte et en leur donnant une

EXPOSITION

29.05 – 12.07.15

Dominique Koch

Beyond Chattering and Noise

En collaboration avec Tobias Koch

Avec le soutien du comité audiovisuel et multimédia des cantons de Bâle-Ville et Bâle-Campagne

intonation uniforme, elles deviennent autant de commentaires philosophiques et méditatifs sur la langue et la parole. Leur assemblage en boucle et fortuit évoque les annonces synthétiques énoncées par des machines. La parole, comme automatisme et comme somme de combinaisons d'un système, n'est plus que bruit. La réflexion linguistique tourne alors, entre une vision empreinte de réalisme selon laquelle la langue est capable de représenter le monde et les pensées, et une vision relativiste qui comprend la langue comme une construction à la fois mathématique et combinatoire de signes.

Dans la nouvelle installation *Beyond Chattering and Noise* présentée au Centre culturel suisse, elle expose la langue en tant que code, discours et matériau plastique.

Tout tourne autour de la thèse des philosophes suisse et italien, Christian Marazzi et Franco Berardi, selon laquelle, à l'ère numérique du capitalisme financier, la langue, tout comme la finance, est organisée uniquement selon le principe d'un système de signaux et est réduite à des actes de recombinaison. À l'ère numérique, et au même titre que la monnaie qui perd de sa valeur d'usage, la langue perd tout lien avec le monde, le corps humain ou la réalité sociale. De plus en plus d'aspects de la vie sont automatisés, comme certaines décisions politiques qui sont prises sans avoir l'aval de l'être humain.

L'analyse de Dominique Koch, selon laquelle il satisfait de relier à nouveau la langue à un corps, à une voix ou à un référent, sans pour autant créer un lien de cause à effet, prend comme point de départ un jeton qui met en exergue l'analogie entre langue et argent : précisément le jeton de présence des membres de l'Académie française, qui veille depuis le *xvii^e* siècle sur la normalisation de la langue française. Dès que l'on accède à son installation, conçue comme une scène avec deux entrées, on voit au centre de la pièce des bandes de folio semi-transparent recouvertes de lignes de mots qui évoquent code-barres et poème. L'artiste a extrait ces lignes du matériel linguistique de ses entretiens avec Marazzi et Berardi sur le « sémio-capitalisme ». Le montage de ces textes fragmentés qui forment l'arrière-toile théorico-discursive résonne en un langage numérique, une installation sonore et vibrante, entre bavardage et bruit.

Le travail artistique de Dominique Koch montre que la langue, comme matériau performant et transformable, peut encore avoir du sens pour articuler l'existence humaine. En mettant en mouvement constant du matériau linguistique et en le changeant perpétuellement de place par le biais de différents médias, la dimension corporelle et situationnelle devient de plus en plus importante pour la signification, la reconnaissance et l'autonomie. En parallèle, avec de nombreuses transformations, le potentiel infini de l'agir linguistique est rendu évident par l'œuvre artistique et dépasse ainsi tout déterminisme théorique.

Heidi Brunnschweiler, est critique d'art et commissaire d'exposition, à Bâle et à Londres.



Marcel Meili, Markus Peter, Zölly Tower, Zurich. © Yohan Zerdoun



La curiosité comme passion

Dans son travail avec Markus Peter, comme dans son enseignement à l'ETH Studio Basel, l'architecte zurichois Marcel Meili défend une pratique tournée vers le monde et les autres. Rencontre.

— Par Mireille Descombes

• ARCHITECTURE

MARDI 19.05.15 / 20 H

Marcel Meili

*Studio Basel : à la
recherche du territoire*

Conférence en anglais

■ Il est des questions qu'il vaut mieux ne pas poser à certains architectes. Leur demander, par exemple, de résumer brièvement leur démarche ou de définir, pour vous, le fil rouge qui la traverse. Crispés, ou carrément fâchés, ils vous feront comprendre très vite que ce n'est pas à eux de le dire, mais à vous de le savoir ou du moins de le découvrir.

Dans les locaux très sobres du bureau zurichois qu'il a créé en 1987 avec Markus Peter, Marcel Meili, lui, ne

s'offusque pas de cette question. Tout au plus, il s'en inquiète. « Pas facile », murmure-t-il comme pour lui-même, avant d'ajouter : « Je crois que notre fil rouge, c'est la curiosité. Une curiosité extraordinaire et sans fin pour chaque programme et projet. Markus et moi sommes par ailleurs très intéressés par l'histoire de l'architecture moderne. Pour nous, l'architecture n'est en effet jamais une chose personnelle ou privée, elle relève toujours d'un fait collectif. Une des raisons, peut-être, pour laquelle nous ne sommes pas des artistes. »

Ce dialogue avec le monde, cette prise en compte du temps, de l'autre et de l'histoire nourrissent aujourd'hui plusieurs grands projets du bureau. Par exemple, c'est le cas de la Zölly Tower, achevée l'an dernier et située dans l'ancien quartier industriel de Zurich West. Sa façade, composée d'éléments sandwichs en béton, renvoie directement à l'expérience de la préfabrication lourde dans l'après-guerre en France.

Autre chantier prestigieux, en cours celui-là : l'extension du fameux Sprengel Museum de Hanovre. « Le programme demandait des salles d'exposition très traditionnelles, de simples cubes blancs. Nous avons alors commencé à jouer avec ces espaces, nous les avons fait tourner légèrement et nous avons imaginé ce que nous



Belgrade © ETH Studio Basel Zurich

avons appelé des “salles dansantes”, s’amuse notre interlocuteur. Nous voulions que chacune possède une identité propre dans le parcours du visiteur.»

Parallèlement à son travail d’architecte, Marcel Meili mène une autre vie. Il est professeur. Courant, me direz-vous ! Pas tant que cela, en l’occurrence. Avec Jacques Herzog, Pierre de Meuron et Roger Diener – la crème de l’architecture helvétique, Marcel Meili a créé, en 1999, le très singulier et prestigieux ETH Studio Basel, un institut de recherche urbaine rattaché au département d’architecture de l’École polytechnique fédérale de Zurich (ETH). Une expérience qui, sous sa forme actuelle, se termine, trois des professeurs atteignant l’âge de la retraite.

« Nous ne faisons pas de cours de projet, uniquement de la recherche, commente Marcel Meili avec un enthousiasme juvénile. Avec quatre professeurs pour un maximum de vingt étudiants et dix assistants, c’était un magnifique outil de travail, une façon de renouveler à la fois le regard sur l’urbanisme et sur l’enseignement. » Dans un premier temps, Studio Basel se focalise sur la Suisse dont il dresse, quatre ans plus tard, un *Portrait urbain* qui fait couler beaucoup d’encre. Battant en brèche certaines idées préconçues sur la campagne, les Alpes, le

paysage, il démontre que la Suisse est désormais « un espace urbanisé sur l’ensemble de son territoire ».

Après cette première étude aux échos éminemment politiques, les professeurs, chercheurs et étudiants de Studio Basel se tournent vers l’étranger. Et plus précisément vers des villes comme Belgrade, Casablanca, La Havane, Nairobi ou Hong Kong. Leur thème : la spécificité à l’heure de la globalisation, une réponse en forme de clin d’œil à la ville générique imaginée en 1994 par le théoricien de l’architecture Rem Koolhaas. « En matière d’urbanisme, la globalisation ne produit pas que de la similarité, insiste Marcel Meili. Chaque ville, un peu comme un être humain, y répond de manière spécifique et la façon dont chacune s’insère dans le paysage s’avère presque aussi unique qu’une empreinte digitale. »

Un livre récent, *The Inevitable Specificity of Cities* (Lars Müller Publishers), documente cette recherche. Et bientôt un film consacré à Casablanca. Réalisé sous la direction de Christoph Schaub, il interrogera la façon de capter par l’image en mouvement le dynamisme et la vie propre d’une cité. Est-il besoin de préciser que le visage de Marcel Meili s’illumine à cette évocation ? ■

Mireille Descombes est journaliste culturelle basée à Lausanne.

Vivre l'architecture autrement

Bureau zurichois peu conventionnel, pool a fait le pari de travailler et de réfléchir en groupe. Il s'est particulièrement distingué par ses réalisations dans le domaine du logement. — Par Mireille Descombes

● ARCHITECTURE

MARDI 12.05.15 / 20 H

pool

Conférence

■ L'aventure commence au début des années 1990 à Zurich. Elle est portée par de jeunes architectes qui font leurs premières armes dans le métier. Ils sont au départ une quinzaine, se méfient de la signature, des notions d'auteur, de geste et de style. Pour repenser leur profession et ses valeurs, ils créent une plate-forme de réflexion et de débats très prosaïquement baptisée « pool ». En 1998, la plate-forme se transforme en un bureau de dix, puis huit personnes, organisé en coopérative. Quinze ans plus tard, pool Architekten existe toujours et reste fidèle à ses principes participatifs. Une constante dans l'exigence récompensée l'an dernier par le prix Meret Oppenheim.

Depuis longtemps, bien sûr, il n'est plus question que chacun s'occupe de tout. Chaque projet est suivi par deux personnes, dont un responsable. En revanche, les questions d'argent, les choix stratégiques, les concours, le développement des projets, tout est discuté en commun lors du fameux « pool atelier » du lundi après-midi.

« On travaille un peu comme un parlement. C'est parfois assez lourd, mais suffisamment enrichissant pour que l'on continue, s'amuse Mathias Heinz, l'un des huit partenaires. Nos clients ont très vite compris notre fonctionnement. En revanche, même quinze ans après, nos collègues nous demandent toujours comment on fait. » Cette manière de penser l'architecture se retrouve aussi dans leur enseignement à l'université et notamment à la

Technische Universität de Berlin où Mathias Heinz et Raphael Frei interviennent actuellement comme professeurs invités.

Par les aléas des concours et des commandes, profitant aussi de la politique volontariste lancée en 1998 par Zurich (10 000 logements en 10 ans), pool s'est peu à peu spécialisé dans l'habitat collectif. Avec un premier projet réalisé à la Leimbachstrasse à Zurich au début des années 2000 : deux immeubles encadrant un grand espace vert, 120 appartements traversants conçus par blocs de six sur deux étages. Un savoir-faire qu'ils vont ensuite encore affiner au fil des ans comme en témoigne la vingtaine de projets développés jusqu'ici.

Pas de lassitude ? Pas de monotonie ? Le logement permet-il vraiment de rester créatif ? « D'un côté, oui, c'est toujours la même chose, admet Mathias Heinz. Mais d'un autre côté, à l'intérieur du corset imposé par les limitations de coûts et de surfaces, on conserve une marge de manœuvre pour inventer de nouvelles combinaisons, affiner le plan, repenser l'organisation de l'espace et de la vie quotidienne. D'un projet à l'autre, il y a donc finalement d'énormes changements. C'est ce qui rend le logement si intéressant et qui en fait la discipline la plus complexe en architecture. »

Toutefois, pool n'a pas construit que des immeubles d'habitation. Il a aussi conçu plusieurs écoles, notamment un campus pour 2 000 étudiants à Muttentz dont la construction démarrera l'an prochain. Le bureau zurichois vient aussi de gagner le concours pour la future Haus der Gegenwart à Lenzburg. « Notre premier musée, enfin, notre premier bâtiment culturel », se réjouit Mathias Heinz, des étoiles plein les yeux.

Fidèle à l'engagement de ses débuts, le groupe des huit développe, parallèlement, une activité quasi militante en matière d'urbanisme. Avec quatre autres bureaux et sous le nom de Krokodil, pool s'est penché sur le développement un peu anarchique de la Glatttal, une région très urbanisée entre l'aéroport et la ville de Zurich. Après divers ateliers et des entretiens avec les politiciens, Krokodil a proposé de créer là une nouvelle ville jumelée à Zurich et

baptisée Glatttalstadt. Une proposition qui a suscité pas mal d'intérêt et des débats parfois houleux. « Nous pensons qu'il est de notre devoir d'architectes de nous mêler d'urbanisme, insiste Mathias Heinz. On ne peut pas abandonner ce domaine aux politiciens et à l'aménagement du territoire. Il faut qu'à ce niveau-là aussi nous soyons partie prenante du débat. »

Avant de prendre congé, notre interlocuteur évoque encore, avec passion et gourmandise, sa découverte de certains bâtiments clés des années 1960 et 1970. Des immeubles parfois peu séduisants à l'extérieur, mais dont les logements ont été fort bien conçus. Des constructions qu'il faut aujourd'hui rénover, transformer, peut-être améliorer. Ils mériteraient largement qu'on s'y attarde. Mais ce sera pour une prochaine fois. ■



pool, coopérative de logement, "Mehr als Wohnen", Maison G., Zurich. © Niklaus Spoerri

Mireille Descombes

Émilie Charriot, *King Kong Théorie*. © Philippe Weissbrod

King Kong Théorie, sa face fragile

Émilie Charriot, 31 ans, adapte pour la scène le célèbre essai de Virginie Despentes. Surprise, le ton n'est pas à la déclaration de guerre, mais à la confession intime. Prenant. — Par Marie-Pierre Genecand

● THÉÂTRE

DU MARDI 09 AU
VENDREDI 12.06.15 / 20 H
Émilie Charriot
King Kong Théorie
(2014, 1h30, 1^{re} française)

■ Virginie Despentes et son art de l'uppercut. Sa manière, à la fois trash et racée, de donner la raclée au patriarcat, même au lendemain des pires traumatismes. En janvier dernier, alors que tout le monde pleurait encore les morts de *Charlie Hebdo*, l'auteur et cinéaste féministe publiait dans *Les Inrockuptibles* une tribune libre dans laquelle elle condamnait les hommes qui « tuent puisqu'ils n'enfantent pas [...] Je n'ai pas entendu un seul homme se défendre de cette masculinité, pas un seul homme s'en démarquer », observait-elle alors, commentant les déclarations des politiciens et des journalistes. Et encore : « Quand et comment en finit-on avec votre merde de masculinité, qui ne se définit que sur la terreur que vous répandez ? »

Cette question, Virginie Despentes, 45 ans, la posait déjà dans son récit le plus autobiographique, *King Kong Théorie*, publié en 2006. Elle y raconte le viol qu'elle a subi à 17 ans et, surtout, comment elle a choisi de ne pas faire de cet épisode un traumatisme insurmontable. « Parce que oui, j'ai continué à faire du stop. Et si je n'ai plus jamais été violée, j'ai risqué de l'être cent fois. Ce que j'ai vécu, à cette époque-là, à cet âge-là, était irremplaçable, autrement plus intense que d'aller m'enfermer chez moi à regarder des magazines », écrit-elle dans cet essai où elle évoque plus loin sa pratique de la prostitution avec la même liberté. Tant qu'à être la femme-objet des hommes, autant qu'ils paient pour cela, argumente l'écrivaine et réalisatrice.

La militante, devenue lesbienne à 35 ans, ne veut qu'une chose et le répète avec fougue dans ce manifeste coup de poing : que la femme sorte de son asservissement, qu'elle s'affranchisse d'un esclavage millénaire imposé par une société dont tous les mécanismes, explicites ou implicites, visent à la maintenir dans une vision d'elle-même fragile, diminuée, dépendante. Aux armes ! lance l'auteur, vindicatrice.

Douce rage

En se rendant à l'Arsenic, scène contemporaine lausannoise, en octobre dernier, pour voir l'adaptation théâtrale d'Émilie Charriot, on s'attendait au même feu, à la même rage. Cette Française âgée de 31 ans, diplômée de la Manufacture, l'école supérieure de théâtre de Suisse romande, a été plus futée. Au lieu de travailler sur la colère de Despentes et d'en rajouter en matière de déclaration de guerre, la jeune metteuse en scène a exploré ce qui sous-tend ce texte : la notion de rendez-vous manqué, d'échec. Souvenez-vous, en ouverture de son ouvrage, Despentes dit pour qui elle rugit. « J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les *imbaisables*, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. »

Pour relayer cette idée de la femme brisée, Émilie Charriot demande à la danseuse Géraldine Chollet, son interprète, de commencer le spectacle en racontant un moment de sa vie durant lequel elle s'est sentie coincée. La jeune femme se souvient de cette impression d'être toujours en décalage avec les autres au lycée. Ou d'une audition face à Maurice Béjart. Un moment où le maître a visiblement oublié l'art de la pédagogie. Dès cette entame, le spectacle prend une teinte douce, intime, inquiète. Rien d'agressif. Une teinte qui tranche avec le ton du texte et lui donne un nouveau relief.

De *King Kong Théorie*, on entend deux chapitres. Sur le viol et la prostitution. Par deux fois, c'est la voix de Julia Perazzini qui résonne. Une comédienne spectaculaire, également issue de la Manufacture de Lausanne, et bien placée pour défendre cette prose militante puisqu'elle a elle-même entamé une série de spectacles sur le thème de la féminité et des héritages imposés, supposés.

L'épisode du viol, elle le restitue seule sur le plateau, immobile, uniquement balayée par les éclairages saisissants de Yan Godat. Sobre, concentrée, la comédienne épate par sa constance dans ce récit délicat, où toute fanfaronnade ferait tache. Même qualité d'énoncé pour la séquence sur la prostitution. Mais cette fois, c'est en voix off, depuis les coulisses, que Julia Perazzini officie, tandis que revient en scène Géraldine Chollet avec sa gestuelle et son sourire timides qui racontent la fragilité. Et si l'auteur s'exprimait sur cette approche qui file la faille ? Au Centre culturel suisse de Paris, Virginie Despentes sera peut-être dans la salle... ■

Marie-Pierre Genecand est critique de théâtre et de danse au quotidien *Le Temps* et à la RTS.

À propos du VÉritable Spectacle de Danse...

Chorégraphe singulière, Tabea Martin offre avec *Duet for Two Dancers* un dispositif qui interroge le fameux VSDCQP... Mais les deux danseurs en évitent les pièges avec une énergie et un flegme épatants pour une déconstruction parfaitement réjouissante. — Par Philippe Verrière

● DANSE

MARDI 05, MERCREDI 06
ET JEUDI 07.05.15 / 20 H

Tabea Martin

Duet for Two Dancers

(2011, 25')

■ Dès le titre, le doute s'immisce. Un duet, c'est forcément pour deux danseurs, pourquoi préciser d'entrée *Duet for Two Dancers*? Ce pléonasme est au cœur de cette pièce très finement composée et qui traite de la nature du danseur et de son travail, ce qui est tout à fait dans la veine de ces spectacles à la mode se regardant un peu le nombril. Mais l'humour un rien goguenard de ce titre désamorce déjà ce qu'il pourrait y avoir d'attendu dans le propos. *Duet for Two Dancers* est une pièce extrêmement drôle autant que pince-sans-rire, qui joue, en les détournant, des codes implicites du « véritable spectacle de danse contemporaine qui pense », le fameux VSDCQP...

Car cela commence comme un VSDCQP. Le danseur élancé, au crâne rasé, en tee-shirt et à la mine un peu revêche, s'emparant du micro pour une de ces prises de parole sans laquelle un VSDCQP ne serait pas un VSDCQP. Le beau et ténébreux danseur annonce l'évidence : « I am a dancer » et ajoute qu'il danse exactement comme... Et joint le geste à la parole quoiqu'il ne parle plus. Il a été remplacé au micro par un autre danseur, un black typique du black de la danse, puissant et athlétique qui lui aussi annonce qu'il est danseur mais ajoute qu'il danse exactement pareil... Et joint le geste à la parole quoiqu'il ne parle plus non plus, en engageant un unisson parfait avec son collègue opportunément emporté par son mouvement exactement à l'endroit opportun pour que le duo ait l'opportunité de débiter. Et très logiquement, une

troisième personne intervient dans le duo. Une femme entre – Tabea Martin elle-même –, s'empare à son tour du micro, annonce qu'elle est chorégraphe et file dans les gradins. En quelques minutes, le propos et le ton sont posés au milieu des gloussements de rires contenus de l'assistance ainsi prise à partie dans ce jeu de dévoilement du fameux VSDCQP.

Toute cette pièce va alors jouer de ce petit espace mental entre la désignation et l'objet. Concrètement, l'un des interprètes annonce un topique gestuel et le met en pratique avec un détachement second degré assez réjouissant dans la correspondance entre l'annonce et la réalisation. Par exemple, le fameux « porté acrobatique » où le « danseur contemporain » se jette sur le « black » et crie « light ». Le mouvement s'arrête donc à son apogée, danseur porté planant dans le rond de lumière de la poursuite et qui vaut tous les commentaires, dont celui, hilarant – sur la condition de danseur – qu'en plein effort, le porteur vient faire au micro.

Amour dansé

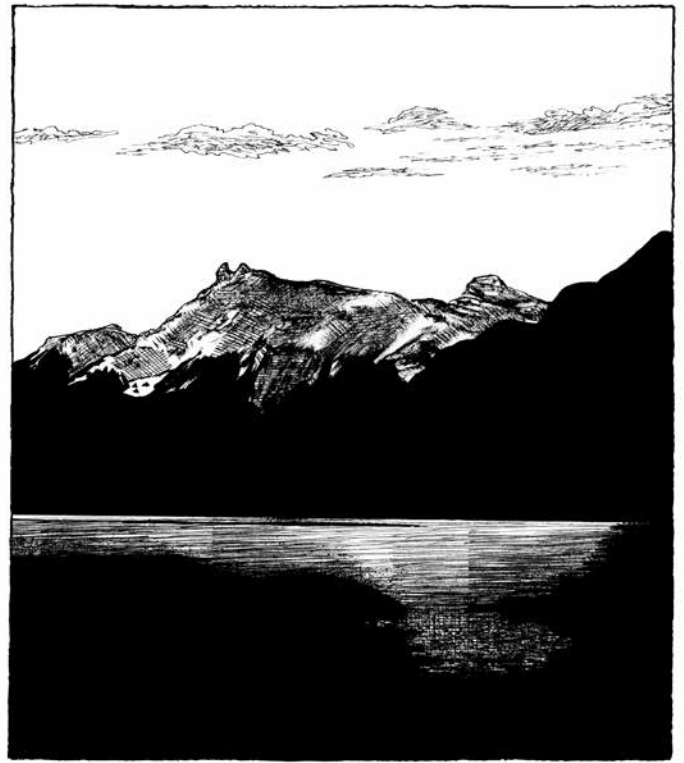
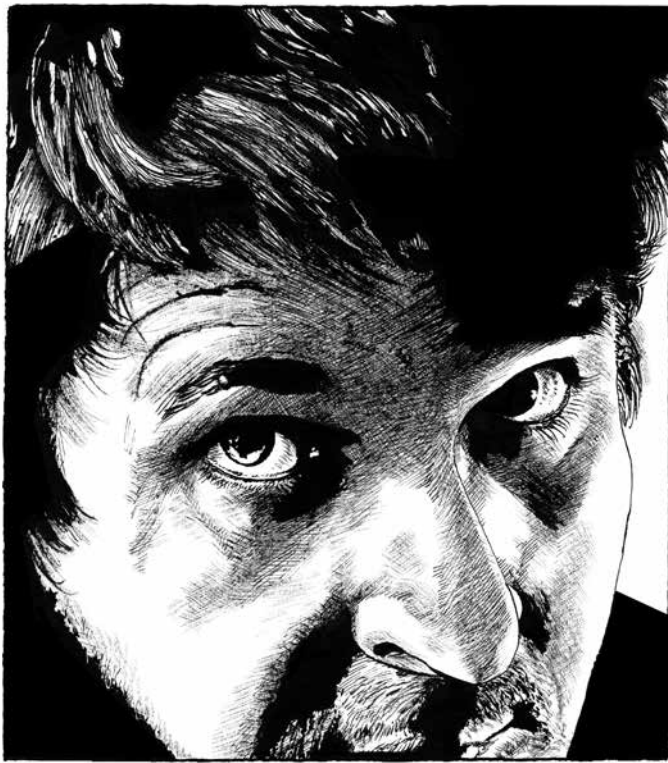
Cet exercice de déconstruction de la démarche chorégraphique tire beaucoup de sa pertinence de la remarquable virtuosité des deux interprètes. Détachés, presque extérieurs au sujet dans leur flegme de virtuoses rompus à toutes les exigences (il y a deux distributions : Winston Arnon avec Martijn Kappers ou Ryan Djojokarso et Stefan Baier), les deux interprètes soulignent, dans l'impassibilité et l'hystérie ou la lascivité sur commande, ce que signifie dans le champ chorégraphique la représentation des émotions et les conventions du regard. Plus qu'une démarche sociologique, principe auquel est souvent ramenée la démarche de Tabea Martin, *Duet for Two Dancers* est une déclaration d'amour à la danse et aux danseurs au-delà des clichés. On y retrouve la finesse et la construction du style de la chorégraphe et son intérêt profond pour la « fabrique du spectacle ». Déjà dans *Parade* (2009), elle invitait à suivre trois interprètes construisant de bric et de broc et dans la fébrilité un spectacle totalement foutraque, mais il y avait dans cette démonstration une manière de délire destructeur que l'on retrouvait dans *Rage*, composé la même année, duo furieux qui casse – littéralement – les fauteuils. Ces deux pièces communiquent dans cette énergie et éclairent ce qui fait le style de Tabea Martin, tout d'apparences fortuites, de dérives et d'engagement physique. *Duet for Two Dancers*, qui suit d'une année ces deux pièces, reprend la logique de déconstruction de *Rage*, dans un détachement apaisé qui rend la démonstration encore plus affûtée.

Encore jeune chorégraphe (elle est née en 1978), mais ayant déjà constitué une œuvre personnelle, excentrique, au sens propre, c'est-à-dire légèrement déplacée quant au centre, Tabea Martin est une figure singulière, difficile à associer aux grandes tendances de la danse d'aujourd'hui. Suisse, mais formée aux Pays-Bas, elle est très soucieuse de la construction de spectacles qui, extérieurement, semblent fagotés à la diable et se révèlent de véritables machines de précision. Sa maîtrise témoigne de sa connaissance de toutes les recettes du VSDCQP. Elle s'en tient à l'abri, le démonte, sait en rire. ■

Philippe Verrière est journaliste, écrivain et critique de danse.



Tabea Martin, *Duet for Two Dancers*. © Leo van Velzen

Illustrations extraites du livre *Manifeste incertain 3*, 2014. © Frédéric Pajak

Mélancolie créatrice

En alliant texte et dessin, l'artiste Franco-Suisse a créé une forme originale qui s'épanouit dans les volumes du *Manifeste incertain*, dont le troisième lui a valu le prix Médicis de l'essai. — Par Isabelle Rüf

● LITTÉRATURE

SAMEDI 30.05.15 / DÈS 18 H

Frédéric Pajak

À l'occasion de la 3^e Nuit de la littérature, organisée à l'initiative du FICES

Lieu : Les Douches - La Galerie
5 rue Legouvé, 75010 Paris



Publication



Frédéric Pajak, *Manifeste incertain 3*, 2014, Éditions Noir sur Blanc

À l'automne 2014, le troisième volume du *Manifeste incertain* de Frédéric Pajak, publié aux Éditions Noir sur Blanc, reçoit le prix Médicis de l'essai. Un peu plus tard, l'ouvrage vaut à l'auteur, en Suisse, le Prix fédéral de littérature. Toute l'ambiguïté de cette œuvre est là : ce Franco-Suisse a inventé une forme qui rend ses ouvrages inclassables. Écrits et dessinés, ils tiennent du récit, de l'autobiographie et de l'essai, en effet, puisqu'ils abordent l'histoire moderne et les grands créateurs du xx^e siècle. Déjà en 1999, Roland Jaccard, un autre Suisse établi à Paris, reconnaissait l'originalité de ce travail, en accueillant, dans sa collection aux Presses Universitaires de France, *L'Immense Solitude*, avec *Friedrich Nietzsche* et *Cesare Pavese*, *orphelins sous le ciel de Turin*. Cet ouvrage, qui a valu la notoriété à Frédéric Pajak, alliait une réflexion sur la mélancolie, à partir des architectures turinoises, telles que de Chirico les a peintes, et à travers deux grandes figures guettées par la folie ou le suicide, tout en se référant à la biographie de l'auteur lui-même.

Nietzsche et Pavese étaient orphelins, tout comme Pajak, dont le père est mort en 1965 dans un accident de voiture, à 35 ans. Le garçon de 9 ans a alors engagé avec cette figure paternelle puissante un dialogue intérieur ininterrompu. Jacques Pajak était un peintre très productif, et longtemps, face à cet héritage trop lourd, le fils a refusé d'être un artiste. Élève rétif, rebelle, il claqué la porte des Beaux-Arts, à Lausanne, voyage au loin, vit de toutes sortes de boulots, tente de se suicider.

Mais il y a en Frédéric Pajak une énergie créatrice plus forte que son refus et que son traumatisme d'enfance. Elle s'exprime d'abord, dans les années 1970,

avec agressivité, à travers toutes sortes de fanzines et dans un roman provocateur, *Le Bon Larron*. C'est avec *Martin Luther, l'inventeur de la solitude* qu'il inaugure le récit dessiné, en dotant les personnages de becs d'oiseaux, de faux nez de carnaval qui disparaîtront par la suite. L'ouvrage rencontre peu d'écho, il faudra attendre *L'Immense Solitude*. Pajak a trouvé sa forme.

En 2000, *Le Chagrin d'amour* tourne autour d'Apollinaire. Suivent ensuite un livre de chansons et de poèmes, *Nervosité générale*, puis *Humour, une biographie de James Joyce*, en collaboration avec Yves Tenret. Les ouvrages écrits et dessinés se succèdent désormais, alliant toujours autobiographie et approche critique. Si la mélancolie est au cœur de cette œuvre si singulière, avec ses noirs dessins et ses textes incisifs, c'est, dit l'auteur, une mélancolie euphorisante, empreinte d'allégresse créatrice. Pajak a mis longtemps pour travailler son deuil d'enfant et pour lui donner forme. Il semble bien qu'il en ait inventé une bien à lui. Elle s'épanouit avec un projet ambitieux, couvé de longue date : celui d'« un livre qui ne finit pas », le *Manifeste incertain*. Il devrait se déployer en neuf volumes. Trois sont parus. On y trouve des figures récurrentes – André Breton, Paul Léautaud, Ezra Pound, Walter Benjamin, Franz Kafka – toute une géographie mentale, qui n'est pas dans un rapport d'empathie, mais d'inscription dans l'époque. On y croise aussi la famille paternelle, ouvriers venus de Pologne en Alsace, et des personnages de sa jeunesse rebelle. Pajak y porte des jugements assez durs sur les égarements gauchistes de sa génération, sa révolte « sans conséquence », ou épingle deux petits fascistes, anciens camarades de classe.

Ce qui fait aussi l'originalité et la beauté singulière du *Manifeste*, c'est l'articulation entre les dessins et le texte. Parfois ils se répondent, parfois ils changent la perspective, dans un montage très travaillé et des cadrages subtils. Le dessin, « ce parent pauvre des beaux-arts », Pajak lui redonne aussi la place qu'il mérite, mettant en valeur d'autres artistes dans la collection des Cahiers dessinés qu'il dirige depuis sa création : monographies, dessins de peintres, drôles ou mélancoliques, dont, tout récemment, un remarquable volume consacré à l'artiste suisse Anna Sommer.

Isabelle Rüf est critique littéraire au quotidien *Le Temps*.

La scène musicale suisse se porte bien !

De Bienne à Zurich, de Genève à Berne, la scène musicale suisse explose de talents, pour la plupart inclassables. Six d'entre eux sont réunis au Centre culturel suisse à l'initiative du blog Swiss Vibes.

— Par Élisabeth Stoudmann

● MUSIQUE

MARDI 02, MERCREDI 03
ET JEUDI 04.06.15

Carte blanche
à Swiss Vibes

■ Depuis que musique et Internet ont décidé de se mettre en couple, ils ne cessent de vivre une relation tumultueuse. Si Internet offre une accessibilité directe et internationale, la musique y est trop souvent diffusée sans aucun élément d'information. Ce qui pénalise les groupes qui sortent des sentiers battus et les scènes musicales des petits pays. C'est dans le but d'apporter du contenu sur une scène suisse foisonnante que le blog Swiss Vibes a été créé en 2011.

Projet initié par le défunt magazine *Vibrations* et financé par Pro Helvetia, Swiss Vibes a trouvé, quatre ans plus tard, son rythme de croisière. Avec des correspondants à Londres, New York ou Paris, avec ses comptes-rendus de concerts, ses interviews, la participation active de plusieurs musiciens suisses émergents et ses playlists, il fait état de la vivacité de la scène helvétique.

Aventureux et bluffants, les musiciens suisses que vous proposent Swiss Vibes et le Centre culturel suisse assument tous avec fierté leur particularisme et leur diversité culturelle.

Evelinn Trouble

Evelinn Trouble est un cas. Un pied dans le rock, l'autre dans le jazz. Un jour rousse, le lendemain blonde, maquillée à outrance ou sans fard, elle ne cesse de surprendre. À peine 25 ans et déjà un cinquième album, *Arrowhead*. Fille d'une chanteuse de jazz et d'un architecte, Evelinn Trouble vit à Londres depuis une année. Entourée de son studio mobile, elle aime composer et s'immerger dans les villes connues pour leur haute teneur musicale. Après s'être illustrée comme choriste de Sophie Hunger et un premier album folk-pop-soul, *Arbitrary Act* (2007), qu'elle a concocté toute seule ou presque, la Suissesse continue de n'en faire qu'à sa tête. À chaque enregistrement, elle se réinvente. Sur son précédent opus, *The Great Big Heavy*, elle rendait hommage au rock des années 1960. Aujourd'hui, Evelinn Trouble prépare la sortie de *Arrowhead*, le journal d'un *traveller* urbain qui reçoit une flèche dans la tête et ne peut pas l'enlever.

Enregistré dans les studios Invidia de Geoff Barrows, là où quelques opus mythiques de Portishead et Massive Attack ont été réalisés, *Arrowhead* est emballé dans un son trip hop qui lui sied. Il amplifie la puissance et la hargne d'Evelinn Trouble ainsi que sa voix, entre séduction et rébellion. Connue pour ses prestations sauvages, elle sera accompagnée par l'un des batteurs les plus en vue de la scène alémanique, Domi Chansorn, et par Flo Götte à la basse et à la guitare.

Puts Marie

Puts Marie est un groupe éclectique de Bienne qui avait fait beaucoup parler de lui au début des années 2000. En 2009, le départ aux États-Unis du charismatique chanteur Max Usata semblait annoncer la mort du groupe. D'autant que son batteur Nick Porsche n'allait pas tarder à s'illustrer dans un excellent projet solo.

En 2013, contre toute attente, Puts Marie refait son apparition avec un enregistrement de six titres, *Masoch*. Teinté de blues, psychédélique, marqué par la voix légèrement fêlée si particulière de Max Usata, Puts Marie revient sur le devant de la scène et frappe dans le mille. Plus mélancoliques, plus matures et moins dispersés, les Biennois balancent du lourd. « Le fait que chacun de nous se soit consacré à d'autres projets musicaux nous a permis d'enrichir nos influences, d'être plus ouverts. Mais nos concerts sont toujours forts, vulgaires et bizarres », expliquait Max Usata dans une interview à Swiss Vibes. Les récentes performances de Puts Marie aux Transmusicales de Rennes et à Eurosonic en sont une preuve. Le succès sur YouTube de leur récente vidéo, *Pornstar*, réalisée dans un cabaret gay, en est une autre. Puts Marie n'a plus peur de se dénuder, au propre comme au figuré. Avis aux amateurs.

Egopusher

Un tel nom pourrait laisser présager un groupe totalement narcissique. Ce serait bien mal connaître le violoniste zurichois Tobias Preisig ainsi que son comparse



Evelinn Trouble © DR

Alessandro Giannelli qui ne sont que les suppôts de leur passion musicale. Premier violoniste à étudier à la Swiss Jazz School de Berne, Tobias Preisig fait partie de ces artistes qui ne s'arrêtent jamais, qui aiment pousser les limites de leur instrument. Alors qu'il fait déjà beaucoup parler de lui avec son quartet de jazz, il s'implique en parallèle dans Ego pusher, un projet électro-pop.

Alessandro Giannelli est aussi zurichois. Il est actif dans plusieurs projets, dont Lumières de l'espace, dans lequel se mêlent musiques ambiantes et psychédélices, rock et jazz. La rencontre entre ces deux mutants musicaux a lieu en novembre 2013 sous la haute surveillance de l'excentrique Dieter Meier qui les convie à jouer dans son groupe Out of Chaos. Un coup de foudre musical plus tard, les deux amis décident de lancer leur ovni Ego pusher. Tobias Preisig au violon et au Moog bass, Alessandro Giannelli, à la batterie, au drum pad et au synthétiseur. À l'origine, Ego pusher songeait à se produire dans des lieux inhabituels ou incongrus. Las, le duo s'est vite fait remarquer par la crème des programmeurs helvétiques et s'est déjà vu offrir les prestigieuses scènes du Bad Bonn Kilbi et du Cully Jazz Festival. Il est vrai que ce binôme est envoûtant. Tobias Preisig est plongé dans un dialogue sans fin avec son instrument qu'il fait parler, chanter et hurler. Quant à son complice, il ne semble jamais à court de rythmes pour le soutenir ou lui donner la répartition. Le duo a promis qu'il n'entrerait pas en studio avant d'avoir malaxé sa matière musicale pendant au moins cent concerts. Le compte à rebours a commencé...

Larytta

Quand il se crée en 2004, Larytta est un duo constitué de Guy Meldem et de Christian Pahud. Des producteurs-artistes, adeptes du collage, du bricolage sonore, des musiciens capables de concilier leur admiration pour Jean-Michel Jarre avec d'improbables rythmes africains. Six ans après leur premier album, *Difficult Fun*, le duo Larytta est devenu quartet. Il est de retour avec *Jura*. Un album au nom du 26^e canton suisse dont la pochette présente le profil d'une jeune fille asiatique coiffée d'une visière et portant l'oreillette... « Le Jura a cette particularité d'être un canton rural et progressiste en même temps. Ça nous plaît. Tout comme ses paysages. C'est un peu notre Far West suisse », déclarait Larytta au quotidien *Le Temps* en février dernier. Le *melting pot* des genres, le côté décalé ont valu à Larytta un début de reconnaissance internationale avec plusieurs tournées à



Ego pusher © Nuél Schöch



Larytta © Mehdi Benkler

l'étranger et des collaborations avec Jamie Lidell ou DJ Mehdi entre autres.

Pour célébrer dignement la sortie de leur nouvel opus, Larytta s'est offert un clip animé par Julien Mercier illustrant leur morceau « Osama Obama ». Partant de la soi-disant ressemblance entre Obama et Osama Ben Laden, le dessin animé déroule en parallèle la journée de deux personnages que tout semble séparer ou presque...



Put Marie © Joëlle Neuenschwander

MARDI 02.06.15 / 20 H

Evelinn Trouble

+ Puts Marie

rock

MERCREDI 03.06.15 / 20 H

Egopusher

+ Larytta

pop & électro

JEUDI 04.06.15 / 20 H

Orioxy

+ PommelHORSE

jazz



PommelHORSE © DR

PommelHORSE

Avec son nom loufoque qui signifie le cheval d'arçon en allemand et s'écrit en minuscules et en majuscules, le quintet PommelHORSE fait partie de ces groupes qui empêchent de tourner en rond. Étiqueté jazz, sélectionné à la grand-messe de Jazz Ahead l'an dernier, on se demande souvent, à l'écoute de sa musique, ce qu'il reste de jazz dans cette affaire. Si l'orchestration – basse, batterie, synthétiseurs, clarinette et sax – est relativement orthodoxe, chacun des musiciens semble pris dans la tempête d'un vent libertaire. Musicophages, ils semblent littéralement avoir « bouffé » du rock, du heavy metal, de la dance music, de la musique classique et, accessoirement, du jazz.

Winter Madness, paru en 2014, deux ans après leur premier album du même nom, a gagné en intensité et en force. Il nous entraîne dans une drôle de transe hypno-

tique dans laquelle on s'imagine en train de « chasser le lapin blanc », d'ouvrir une boîte de Pandore ou de marcher sur un trottoir mouvant. Bref, autant d'activités qu'on ne fait pas tous les jours, mais que ces cinq musiciens bernois semblent avoir le don d'évoquer. Leur sensibilité musicale leur permet d'être à fleur de peau des sensations et des émotions les plus subtiles. Avec PommelHORSE, n'hésitez plus et embarquez dans leur grand huit musical !

Orioxy

C'est à nouveau la carte de l'éclectisme qui est jouée par les Genevois d'Orioxy, mais dans un registre différent. À la voix, Yael Miller mêle chant en hébreu, en anglais et en français. À la harpe, Julie Campiche égrène ses accords, frappe ou caresse ses cordes et s'amuse avec sa pédale d'effets. Deux femmes déterminées et douées, soutenues par une rythmique masculine tout en subtilité et en demi-teintes. Orioxy n'hésite pas non plus à intégrer des instruments incongrus, telle cette machine à écrire ou cette shruti box (boîte à anches indienne produisant différents types de bourdons). Du rap au scat, du spoken word au jazz, entre cris et chuchotements, le fil conducteur d'Orioxy n'est pas stylistique, mais onirique. Avec Orioxy, on flotte dans l'imaginaire, entre contes, humour et déraison. Cette entité d'un genre nouveau séduit avec constance public, institutions et critiques. Le deuxième album de la formation, *Lost Children*, a été réalisé en France aux studios La Buissonne grâce au grand prix que la formation a remporté au Tremplin jazz d'Avignon en 2013. Placé sous la direction de Philippe Teissier du Cros (Bojan Z, Rokia Traoré, Piers Faccini), *Lost Children* prouve l'ouverture de sa démarche, en invitant le groupe de rap palestinien Sami Darg Team.

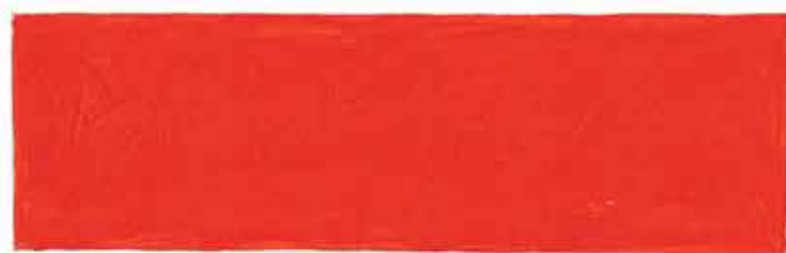
Sur la scène du CCS, c'est le joueur de cor français Baptiste Germser qui est convié. Un ami de longue date, lui aussi un adepte d'instruments non conventionnels quand il ne joue pas de la basse pour Stephan Eicher. Et comme avec Orioxy rien n'est jamais fixé de façon indélébile, il est possible que le groupe nous réserve d'autres surprises. Une raison de plus de venir traîner vos guêtres au CCS en ces premières journées de juin. ■

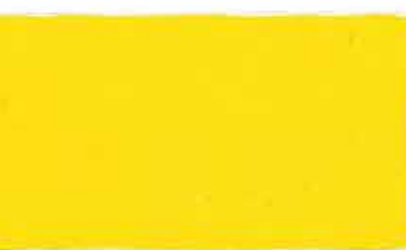
Élisabeth Stoudmann est une journaliste indépendante basée à Lausanne. Elle a cofondé et dirigé le magazine *Vibrations* pendant de nombreuses années.

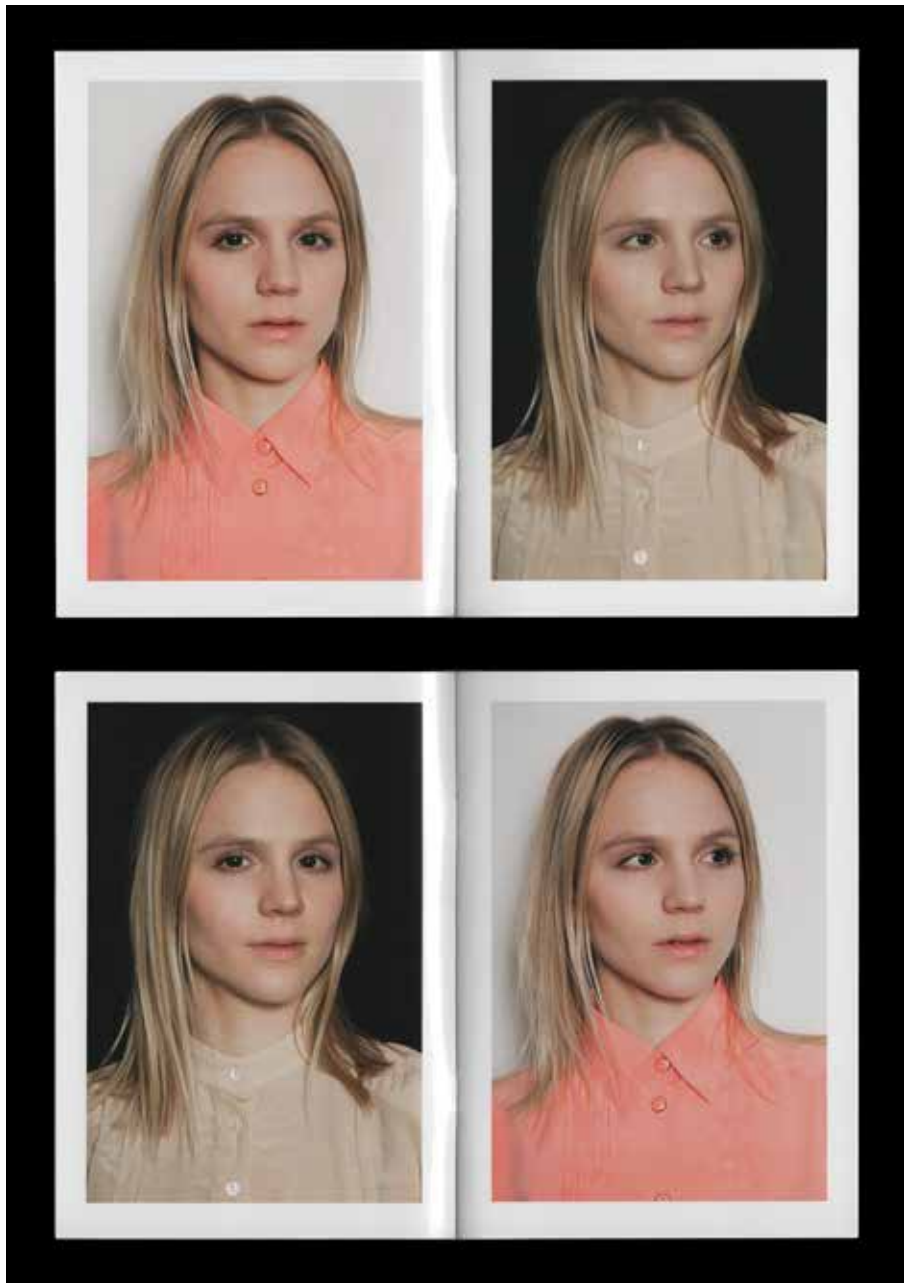


Orioxy © Thomas O'Brien

[illegible]







Julia Born, *Etude par Alexandra Bachzetsis*, livret 12 x 17 cm, photographies de Melanie Hoffmann

Collaborer pour canaliser

De la Suisse à Berlin, en passant par Amsterdam, la graphiste Julia Born continue de surprendre. — Par Joël Vacheron.

■ Lorsqu'on lui demande quel est son rapport avec la Suisse, Julia Born résume involontairement la situation par une formule elliptique : « *I was just born there.* » Après s'être exilée en 1996 pour entamer une formation à la Gerrit Rietveld Academie, c'est à Amsterdam qu'elle s'est véritablement fait un nom dans l'univers du design graphique. Ses études à peine terminées, elle n'aura pas à se poser trop de questions puisqu'elle obtient immédiatement des mandats, principalement dans le champ culturel. Même si, suite aux coupes budgétaires opérées par le gouvernement hollandais, les choses ont depuis changé, Amsterdam reste une scène particulièrement active en matière de design graphique : « Je me suis vite sentie à l'aise, car même les institutions avaient comme habitude de travailler avec des designers débutants.

● GRAPHISME

JEUDI 28.05.15 / 20 H

Julia Born

Conférence en anglais

L'avantage, c'est que j'avais gardé des contacts réguliers en Suisse et je me suis toujours sentie un peu entre les deux pays. »

Recherche et collaborations

Elle ne tarde pas à montrer l'étendue de son talent grâce à des travaux éditoriaux très remarquables. Tout d'abord, *Beauty and the Book* (2004), conçu à l'occasion du soixantième anniversaire des Plus beaux livres suisses, lui permet de passer en revue toute l'histoire du design suisse d'après-guerre. Pour *The Title of the Show* (2009), elle s'est intéressée à étendre son champ d'investigation aux espaces d'exposition. Dans le cadre d'un projet organisé à Leipzig, les images et les légendes avaient été accrochées de telle sorte que les murs de la galerie, une fois photographiés, reproduisaient l'agencement du catalogue : « Cette expérience était très intéressante, car elle posait des questions sur les relations qui se tissent entre l'espace d'exposition et sa documentation dans un catalogue. Il était difficile de définir où se trouvaient l'original et la reproduction. » Qu'il s'agisse de mises en perspective historiques ou spatiales, Julia Born envisage ses projets éditoriaux avant tout comme des supports pour canaliser des idées.

Dans le même esprit, les collaborations ont toujours été centrales dans son approche et, d'un projet à l'autre, sa pratique repose largement sur des liens tissés sur le long terme. Qu'il s'agisse de projets liés à la photographie, à la performance, à la mode ou à la vidéo, elle peut ainsi comprendre et traduire de manière appropriée des langages propres à différentes disciplines. « Je ne fais pas que mettre en pages des livres », ajoute-t-elle afin de relever sa part active dans l'élaboration de ces projets artistiques ou académiques. À propos de ses expériences d'enseignement à la Gerrit Rietveld Academie ou à l'université de Yale, elle a toujours considéré cette partie de son activité comme un moyen de faire de la recherche : « En règle générale, je m'efforce de ne jamais faire deux fois le même programme dans mes cours et c'est une manière très efficace pour expérimenter de nouvelles formes de collaboration. »

Axe Berlin - Athènes

Il y a quelques années, elle s'est installée à Berlin, en grande partie pour profiter de la dimension cosmopolite de la ville. Afin de garder des contacts avec la Gerrit Rietveld Academie, elle a participé à des séminaires hors des murs de l'école, susceptibles d'accueillir ponctuellement des groupes d'étudiants.

À l'heure actuelle, elle est engagée sur un nouveau projet de plus longue haleine grâce à sa participation à la Documenta 14. Pour la prochaine édition, qui aura lieu en 2017, le commissaire Adam Szymczyk a décidé de commissionner plusieurs studios pour créer collectivement la communication de l'événement qui se déroulera entre Kassel et Athènes. Associée à Laurenz Brunner, elle doit se charger de l'identité visuelle, du site web, ainsi que de quelques guides : « Il s'agit vraiment d'une expérience unique, car les choses vont continuellement se redéfinir au fil du temps et des contributions de chacun. C'est une véritable aventure ! » ■

Joël Vacheron est journaliste indépendant et enseignant à l'ECAL en communication visuelle.

La carte hybride aux goûts XXL

Le Montreux Jazz Festival se présente à Paris dans sa diversité affolante. De l'underground massif à la pop ultra léchée, un panorama de son pedigree. — Par Alexandre Caldara

● MUSIQUE

MARDI 28, MERCREDI 29
ET JEUDI 30.04.15

Carte blanche
à la Montreux Jazz
Artists Foundation

Direction artistique
Stéphanie-Aloysia Moretti

■ On peut percevoir le Montreux Jazz Festival comme notre Tour de France. Institution patrimoniale juchée au cœur de l'été, charriant avec insouciance ses mythologies. On raconte que David Bowie sortait à bicyclette le long des vignobles en terrasses du Lavaux. Comme Antoine Blondin contait la boucle, Géo Voumard terrassait les auditeurs de la Radio suisse romande de son swing magistral parlé du bord du lac et du haut des montagnes, ici nommé les Rochers de Naye. Le pianiste Bill Evans fit graver le château de Chillon (icône romantique et touristique) sur la pochette de son disque live en 1968. On narre les interminables étapes de bravoure de Carlos Santana ou de Prince. Au petit matin ce dernier joua les prolongations sur le piano du Palace, là même où Vladimir Nabokov dans sa suite pensait aux papillons et à d'autres espèces.

Montreux Jazz Festival fondé par Claude Nobs en 1967 : un raout touristique, devenu La Mecque de la musique, grâce à un fils de boulanger, frère de Quincy Jones, pour l'amour harmonica du swing. Le Montreux Jazz Festival devient aussi un label, une marque qui se bat pour les palmiers de la Riviera, la pop music et les burgers au gruyère servis même dans une enseigne franchisée gare de Lyon. Certains nostalgiques regrettent la décontraction des premiers concerts de Charles Lloyd, mais Montreux reste aussi une formidable machine à innovation, berceau des rythmes électroniques ou terre d'accueil pour rappeur. Et en 1971, personne n'oubliera le Casino parti en flammes qui donnera naissance à « Smoke on the Water » de Deep Purple.

Le festival nouvelle génération, désormais dirigé avec sérénité par Mathieu Jaton, ne pourra pas débarquer au Centre culturel suisse dans son jus préféré de raisin distillé, splendeur millésimée d'un chasselas dézaley et



Me & Mobi © DR



Dragos Tara © Isabelle Meister

de fêtes noctambules emportant de jeunes bénévoles débridés. Mais, par l'intermédiaire de la Montreux Jazz Artists Foundation, viendra avec dans sa valise de jeunes talents hybrides, emportant un peu de son chant. Une carte blanche permet sans doute de donner le velours de son identité multiple.

Dragos Tara

Et cela commence par celui qu'à priori on imaginait terriblement éloigné du festival. Dragos Tara, d'abord contrebassiste préoccupé par la profondeur sonore de son instrument, qu'il peut entrecouper de fragments d'autres discours musicaux et d'à-coups. Mais aussi compositeur lausannois qui ajoute ce type de phrases à ses croches en partitions : « Chaque son peut être joué dans l'une des trois durées. » Il reste lié à l'association underground Rue du Nord, avec qui il compose des feuillets ou des westerns sonores parfois rugueux, industriels, puis spectraux et envoûtants comme « Guns'n'Noises ». Dragos Tara se qualifie d'adepte d'une musique qu'il définit comme ludique. Mais se préoccupe plus de masse sonore et de spatialisation, de dissonances que de recherche du joli. Dans sa profusion, on entend des insectes, de la tôle, des spasmes et de l'humour de comptoir ou de la dérision de réclusion. On se souvient de lui au milieu de vélos disséqués, dans une maison sensible aux deux roues de Lausanne. Et à la collégiale de Neuchâtel réinventer l'univers futuriste de Metropolis sur une musique de machines polyphonique et vibrante écrite avec le clarinettiste Benoît Moreau. Ses intérêts multiples le conduisent à accompagner musicalement les théories féministes de Virginie Despentes ou encore les écrits bruts de Samuel Daiber.

Me & Mobi

Le groupe Me & Mobi se présente dans une esthétique de faits divers filmés par un cinéaste Dogma. Sur son site Internet, on peut voir les trois musiciens mouillés jusqu'au cou et affublés de tee-shirts ensanglantés par du feutre

rouge. L'image se brouille, jeunes gens à la mode en guise de loisirs ou délinquants perturbés. Leur musique tord elle aussi les codes, les essore. Un trio suisse-allemand issu d'une scène que le quotidien *Der Bund* qualifie de « Berne-Bienne Guerilla Jazz Connection ». Les claviers de Philipp Schlotter, le plus souvent purs, privilégiant la note lyrique venue du jazz et la contrebasse à l'archet presque classique par moments de Lisa Hoppe, dialoguent avec la batterie plus trash de Fred Bürki. Les climats varient sans cesse, malgré des formats de morceaux plutôt courts. Sous des abords nonchalants, l'intensité de la démarche nous frappe. La vignette « Kristalin » démarre comme une berceuse acide et minimaliste puis vire au rock. Alors que dans « Uranus », on entend une contrebasse ouvrir et refermer la malle à grincements, pendant que le piano raconte en souriant sa légende, la batterie parachève par son groove de nulle part. Autant de dérangements, au son poli par les rythmes de l'Aar, un fleuve turbulent issu de la fonte des glaciers.

The Key

Avec le troisième artiste, on vogue loin vers l'île Maurice. La clé, une expression de marins, qui qualifiaient ainsi cette terre surgie de l'océan Indien. Le pianiste Jerry Léonide reprend à son compte cette expression pour baptiser son récent premier album, sur le label allemand de jazz ACT. Une musique sophistiquée, apparemment sage, qui se fredonne facilement, flirtant avec le séga. Une danse qui permet de laisser glisser les pieds sur le sol et mêle origines africaines, accents de salsa et de calypso. Une impeccable rythmique mauricienne, garantie par l'alliage piano-guitare-contrebasse avec la complicité des cordes de Gino Chantoiseau et des peaux de Johnny Joseph, déroule le tapis. Mais le pianiste trouve un efficace contrepoint avec la présence du bugle élégant de Sylvain Gontard et celle plus débridée encore du saxophoniste soprano Vincent Lê Quang. Tous, des musiciens virtuoses et feutrés, habitués des clubs parisiens comme Le Baiser salé ou le Sunset- Sunde. La connexion avec Montreux, joliment rebaptisée Montreaux sur une page de son site, vient du concours Jazz Solo Piano que Jerry Léonide a remporté en 2013. Notamment en jouant « Solar » de Miles Davis, une référence omniprésente, on pense aussi au saxophoniste Jacques Schwarz-Bart.

Paul Plexi

Et pour en terminer avec la petite reine, un dernier musicien connu d'abord pour ses talents mécaniques de réparateur de deux roues. Chanteur et guitariste fribourgeois pop folk, Paul Plexi fut finaliste du Shure Jazz Voice Contest de Montreux et remporta les faveurs du public en 2014. Il passera même en météorite, puis partira volontairement de l'émission *Nouvelle Star*. Certains verront, dans ses reprises d'Hendrix, des Beach Boys ou de Coldplay, une simplicité déroutante, les autres entendront une voix mondialisée de blues de belle gueule au chapeau. Le plus simple sera de laisser le garçon grandir. À l'heure où le Montreux Jazz peaufine sa 49^e édition avec en première vitrine une affiche « punk et garage » de la plasticienne genevoise Sylvie Fleury, il débarque à Paris. Les traces de cosmétiques explosées qu'elle laisse traîner sur l'affiche donnent peut-être le goût d'une carte blanche si diffractée, qu'on hésite à la cerner.

Alexandre Caldara est journaliste et poète. Il travaille pour l'hebdomadaire *htr hotel revue* et collabore à *Dissonance*. Son premier roman, *L'Émacié*, paraît en mai, aux éditions Samizdat.

MARDI 28 AVRIL / 20 H
**Dragos Tara
+ Paul Plexi**
(+ guest Jerry Léonide)
concert

MERCREDI 29 AVRIL / 20 H
Me & Mobi
concert

JEUDI 30 AVRIL / 20 H
Jerry Léonide Quintet
(+ guest Paul Plexi)
concert à l'occasion
de l'International Jazz Day



Paul Plexi © Marc Ducrest



Jerry Léonide, Montreux Jazz Academy, 2014. © Marc Ducrest



Portrait de Sandro Lunin par Josse Bailly, 2015

Sandro Lunin, nomade des scènes

À 57 ans, le Zurichois dirige le Zürcher Theater Spektakel, principal festival suisse des arts vivants, organisé depuis plus de trente-cinq ans sur les rives du lac de Zurich. Avec lui, l'hémisphère Sud et la ville, sa ville, ont laissé une griffe.

— Par Anne Fournier

■ Il éclate de rire. Un rire généreux, doux ; voire enfantin. Comme si cela ne devait plus s'arrêter, simplement emporter ceux qui l'entourent. Puis, soudain sérieux : « Oui, j'aime marcher, être en route. J'aime marcher et je prends du temps pour cela. » On lui a demandé s'il y avait une vie loin du théâtre, loin de son théâtre. La semaine prochaine, il s'envole pour Johannesburg, pour assister au festival Dance Umbrella. Comme chaque année. Comme une première fois.

Finalement, Sandro Lunin est d'abord un nomade, un nomade jovial. Vous le croisez dans ces moments d'impatience curieuse qui précèdent un spectacle, autour d'un café ou au hasard d'une déambulation dans Zurich. Il s'arrête, vous écoute, vous comprend. Comme s'il avait rapporté de ses nombreux périples en Afrique non seulement la passion des rites du théâtre mais aussi une bonhomie contagieuse.

Depuis 2008, ce pédagogue de formation signe la direction artistique du Theater Spektakel de Zurich. Sept ans déjà qu'il insuffle au plus grand rendez-vous des arts de la scène suisse une énergie cristalline. « J'éprouve davantage de confiance, j'ai noué une foule de liens avec mes partenaires et ces affinités sont primordiales. » Avec ses scènes éphémères, ses nourritures cosmopolites, ses rangées d'ampoules multicolores et surtout ses artistes bigarrés, le Theater Spektakel est devenu sa kermesse, sa caverne d'Ali Baba, dans laquelle souffle avec persistance le vent de l'hémisphère Sud.

Six mois avant l'ouverture de la 36^e édition, la tâche la plus rude concerne la coordination. Trois semaines de production, une cinquantaine de représentations, un public frôlant les 30 000 personnes, avec un budget de 3,8 millions d'euros (Ville, sponsors et rentrées financières). Le puzzle, voire le casse-tête, est diabolique. Sandro Lunin le démêle sans crier gare et généralement « 80 % du programme est bouclé fin mars ». Il faut parallèlement coordonner les partenariats avec d'autres festivals comme La Bâtie de Genève, Tanz im August de Berlin ou Groningue. La tâche reste périlleuse, particulièrement dans le contexte d'une réduction de budget culturel au niveau de la municipalité (Zurich soutient actuellement le festival avec 1,33 million d'euros). « Il faut toujours combattre, ne jamais remettre en question la qualité en raison d'économies. Cette manifestation doit rester une offre publique. C'est le seul moyen de conserver des tarifs accessibles au plus grand nombre. »

On le rencontre dans le bureau qu'il partage au Stadthaus, l'hôtel de ville, avec ses deux complices de la direction du Theater Spektakel : Veit Kälin et Delphine Lyner.

Dans ce décor de paperasses, de classeurs, d'ordinateurs et de parquets ripolinés, il donne l'impression d'être en correspondance, en transit. Et pour cause : « Je passe la moitié de mon temps à l'étranger, change de continent cinq à six fois par année. » Fidèle, tout simplement. Enfant de Zurich, Sandro Lunin a rencontré le théâtre derrière le rideau, d'abord en homme à tout faire. Au début des années 1980, il entre au théâtre Neumarkt de Zurich, responsable des accessoires et « des livraisons de bière », puis assistant de mise en scène. « Au gymnase, j'avais déjà découvert le bonheur d'un corps qui peut tout à coup raconter quelque chose, même sans grand mouvement de gymnastique. Mais j'ai très vite compris que le jeu ne serait pas mon métier. Je me souviens de mon engagement avec la metteure en scène Andrea Breth. J'étais alors fasciné par la façon dont une pièce naît et se crée, de manière collective : une troupe quasi en vase clos durant deux mois. Pour que quelque chose prenne vie. » À cette époque, Zurich brûle, s'enflamme, et la culture lui donne un nouveau visage. Les jeunes descendent dans la rue pour revendiquer des espaces de création. Sandro Lunin, lui, comprend que sa bulle d'air est là ; que la scène restera une compagne privilégiée. Il explore un univers parfois encore hermétique face au théâtre, celui des jeunes, et cofonde le festival Blickfelder tourné vers ce public.

Parallèlement, il foule déjà les planches du Theater Spektakel en tant que responsable technique, puis signe la programmation de la petite scène pendant deux ans. Mais le grand saut se fait à Berne, à la direction du théâtre Schlachthaus. Dans cet ancien abattoir de la capitale, le continent noir prend très vite ses racines. Sandro Lunin aime ses langages, ses contes, sa tradition orale pour narrer l'homme. Là, le Zurichois conjugue avec brio connexion vers d'autres cultures, convivialité et identité régionale.

Un héritage discuté

Quand Sandro Lunin prend la direction artistique du Theater Spektakel en 2008, il hérite d'un festival presque trentenaire, né des mouvements des jeunes et dès ses origines carrefour théâtral du monde, orienté vers le théâtre indépendant. De grands noms tels Peter Brook, Christoph Marthaler, Romeo Castellucci ou Robert Lepage, y font leurs premiers pas ou y nouent une relation de fidélité. Le cirque comme la danse jettent leur ancre. « Je suis toujours époustoufflé. Je trouve les spectateurs très curieux et désireux d'apprendre face à des productions inédites, souvent exigeantes. On aime cette expérience du rapport direct avec la scène, toujours et encore. C'est enthousiasmant. » Dès sa première édition, Sandro Lunin ne veut pas révolutionner le contenu mais dompter le cadre, redimensionner les espaces, travailler avec la géographie du site du festival – le Landiwiese –, îlot de verdure accroché au lac de Zurich, pour tendre vers un « site specific theatre », un théâtre enraciné dans son monde, avec notamment plus d'artistes de rue de qualité. Parallèlement, il se penche sur les conditions de production. Il imagine les « shorts pieces », une série de pièces courtes de 20 à 40 minutes, ou performances, venues de tous les continents et que le spectateur peut aborder successivement. « Quand je rencontre des jeunes en Afrique qui travaillent durant une année sur un projet et ne peuvent le proposer qu'une fois, je me dis que cette forme peut aussi faciliter des contacts. Ce monde en miniature constitue une ouverture sur l'univers d'un artiste dont l'œuvre majeure suivra. Prenez l'exemple

« ce qui est [...] inquiétant pour le théâtre, c'est qu'il doive comme justifier sa raison d'être. »

de la chorégraphe Eisa Joscon. Elle est venue avec deux pièces courtes et cet été nous lui offrons une coproduction dans le programme dit “ normal ”. »

Comme le cousin genevois La Bâtie, le festival zurichois doit soigner sa griffe, se démarquer des nombreuses institutions qui l'entourent à Zurich et qui, de plus en plus, s'adonnent au mélange des genres. « Le danger est de vouloir tout faire, de toucher à tout, de s'éparpiller, de naviguer entre classique, avant-garde, voire de s'assurer régulièrement la présence d'un DJ, etc. On oublie l'essentiel, soit que le théâtre garde les yeux ouverts sur le monde qui l'entoure, la ville dans laquelle il vit. » Ces derniers mois, un débat guère nouveau s'est installé par médias interposés autour des subventions allouées aux différentes maisons zurichaises. Un public parfois clairsemé a ravivé la question des moyens publics, avec de fortes pressions politiques. Et si le théâtre ne servait plus à rien ?

Sandro Lunin éclate de rire. Dehors, le jour est tombé. Le théâtre, pour lui, c'est l'itinéraire d'une vie, l'espace dans lequel, guerre ou pas guerre, la réalité métissée du monde prend les contours d'une discussion avec le public. Et « son » public répond présent depuis sept ans. Alors, on devine la colère intérieure, même si l'observation est faite sur un ton calme : « Ce qui est aujourd'hui nouveau et inquiétant pour le théâtre, c'est qu'il doive comme justifier sa raison d'être. Oui, cela peut devenir grave. » Silence.

Plein Sud

Le Zurichois a tissé sa toile ; son carnet d'adresses déborde. Après bientôt deux décennies de programmation, de nécessaires questionnements s'installent : comment nourrir ces relations créées au fil des éditions ? Comment aussi s'en émanciper, voire accepter d'être déçu, « même par des artistes qui nous sont proches ». Dans ce contexte, il lorgne l'hémisphère Sud avec de nombreux invités d'Afrique, d'Asie ou d'Amérique du Sud et souvent des performances, quel que soit leur genre, liées à la problématique identitaire, à la guerre ou plus encore à la migration, « données essentielles du monde contemporain ». De belles histoires naissent. Se multiplient. Rendent le théâtre nécessaire. « Quand je regarde la relation particulière que j'entretiens avec le metteur en scène iranien Amir Reza Koohestani, j'ai conscience d'un rôle politique important. Avec un tel artiste, dans un tel environnement culturel et politique, le poids de la plateforme que l'on représente est central. C'est un acte de confiance fort. » Silence ému et joyeux.

Dans deux ans, en 2017, son engagement se terminera, du moins sur son contrat. Sandro Lunin sait déjà que le théâtre lui sera fidèle ou inversement. Seule la forme reste inconnue. D'ici là, il promet de surprendre encore sous les chapiteaux zurichois. Un héritage fantasmé ? Sans doute, un mélange peu orthodoxe de styles, de formats, de voyages qui permet à un large public de s'évader avec intelligence. Il s'est levé, se retourne. « En fait, voilà, j'aimerais laisser un carrefour intercontinental, rempli de générosité et d'envie mais sans être donneur de leçon ni didactique. » Tout est dit. Sandro Lunin quitte discrètement la mairie. Il prépare son bagage pour rejoindre Johannesburg et son festival. Le départ d'un nomade dont l'unique boussole dure l'espace d'une représentation. ■

Anne Fournier est journaliste, correspondante romande en Suisse alémanique, installée à Zurich depuis douze ans et coprésidente de la Société suisse du théâtre.

Sandro Lunin en quelques dates

- 1980 : Participe au « Jugendunruhe », le mouvement de la jeunesse zurichoise. « Un monde est bouleversé. »
- 1982 : Devient homme à tout faire au Theater am Neumarkt à Zurich.
- 1989 : Au cœur de la Rote Fabrik, il s'engage pour un festival consacré aux jeunes.
- 1997 : Commence l'aventure d'une direction de théâtre au Schlachthaus à Berne.
- 2000 : Effectue son premier voyage en Afrique, à Yaoundé, au Cameroun. « Oui, sans doute une date essentielle. »
- 2008 : Signe sa première programmation pour le Zürcher Theater Spektakel.

Illustrateur

Josse Bailly est un artiste suisse né en 1977 et basé à Genève. Il a reçu le prix de la Nationale Suisse en 2011 et un Swiss Art Award en 2013.

Vevey



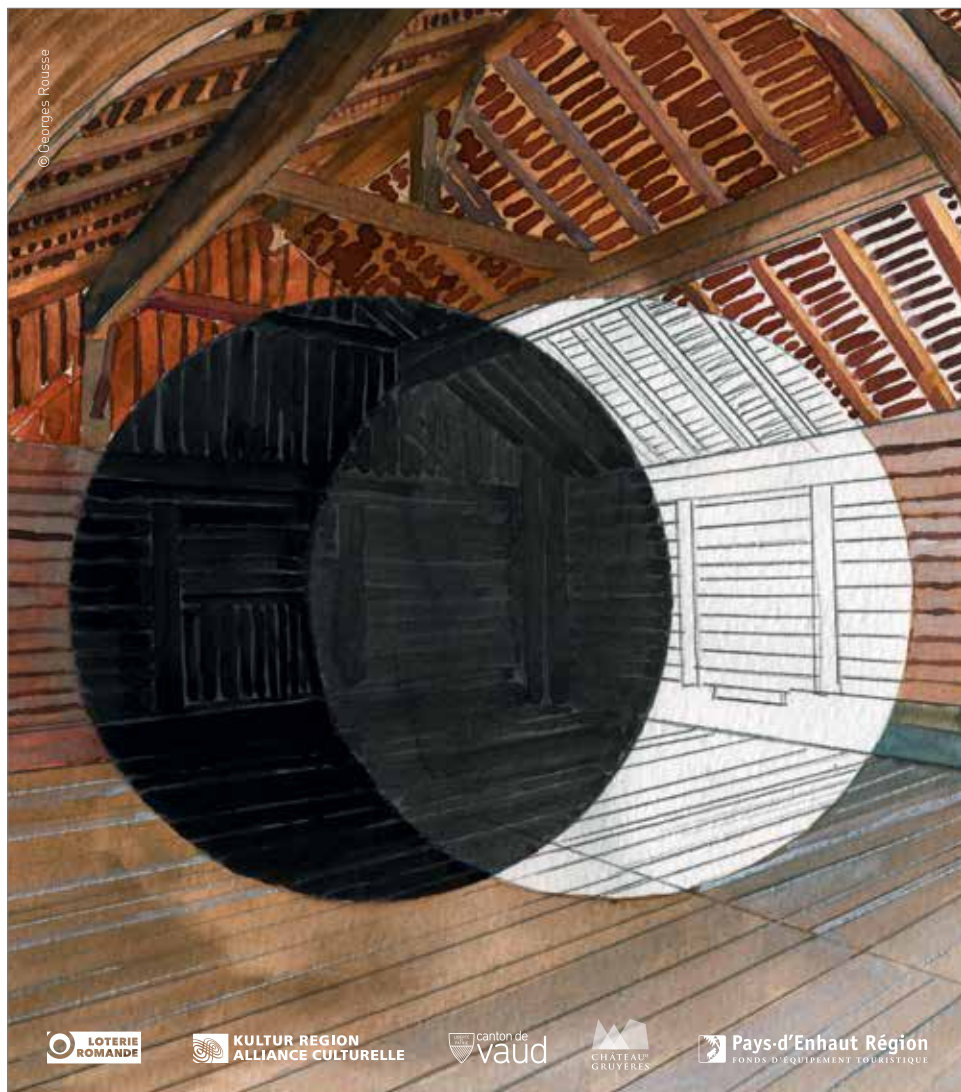
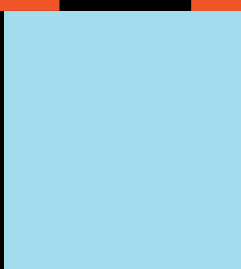
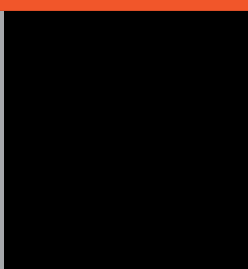
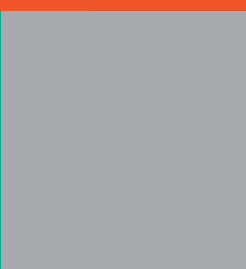
Cabinet cantonal
des estampes

Musée Jenisch

Printmaking
by ECAL

du 27 mars

au 31 mai
2015



© Georges Rousse

Alt. +1000 festival de photographie

12 juill. - 21 sept. 2015
Rossinière - Suisse

Programmation - 4^e édition

Georges Rousse
Artiste en résidence

Edgar Martins
Hors les murs : Château de Gruyères

Catherine Gfeller

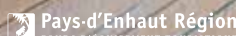
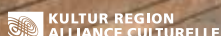
Yann Mingard

Workshops
Kladvij Sluban

Lauréats Concours Alt. +1000
Yvan Alvarez, Marina Caneve
& Gianpaolo Arena, Clément Lambelet,
Delphine Gatinois, Mark Duffy

Ecoles invitées - Mexique
Centro de la Imagen (Mexico),
PFC (Monterrey)

Semaine d'ouverture
du 12 au 19 juillet 2015



www.plus1000.ch



**LE MUSÉE
DES BEAUX-ARTS
A FÊTÉ RÉCEMMENT
SES 150 ANS.**



**À LA SUITE
D'IMPORTANTES TRAVAUX
DE RÉNOVATION
ET D'AGRANDISSEMENT,
IL SE DÉPLOIE SUR 2000 M²
ET EST DOTÉ D'UN CAFÉ
ET D'UNE BOUTIQUE.**



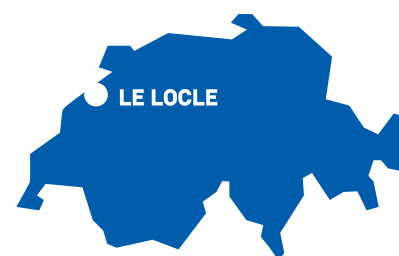
Trois fois par an, des expositions temporaires démultiplient les points de vue. Estampes, photographies, installations, peintures... les expositions monographiques et thématiques réunissent l'art d'aujourd'hui et d'hier, d'ici et d'ailleurs. La collection du musée, forte de quelques 2000 œuvres d'artistes suisses et internationaux des 19^e et 20^e siècles, est régulièrement présentée au public. Ouvert à toutes les techniques et au multiple en particulier, le musée organise une Triennale de l'art imprimé contemporain.

EXPOSITIONS EN COURS :
HENRI CARTIER-BRESSON / SANDRINE PELLETIER: JUSQU'AU 31 MAI
TRIENNALE DE L'ART IMPRIMÉ CONTEMPORAIN: 21 JUIN – 18 OCTOBRE

Ouvert du mercredi au dimanche: 12h30 – 17h / Week-end: ouverture à 11h / Fermé lundi et mardi

**M B L 7 A MUSÉE DES
BEAUX-ARTS
LE LOCLE**

Marie-Anne-Calame 6
CH – 2400 Le Locle
+41 (0)32 933 89 50
mbal@ne.ch · www.mbal.ch





ecav

école cantonale d'art du valais
schule für gestaltung wallis

Cours d'été

› Points de vue d'hier et d'aujourd'hui
du lundi 6 au vendredi 10 juillet 2015

› Autoportraits filmés

du mardi 7 au vendredi 10 juillet 2015

› Voyage II – de l'espace d'exposition
à l'atelier d'artiste

du lundi 6 au vendredi 10 juillet 2015

Informations supplémentaires:
www.ecav.ch

Hes·so

Haute Ecole Spécialisée
de Suisse occidentale
Fachhochschule Westschweiz
University of Applied Sciences
Western Switzerland



**Les
blessures
sont
là**

**22.05 –
30.08**

www.mcba.ch

**Musée
cantonal
des Beaux-
Arts**

Lausanne

2015

mcb-a
MUSÉE CANTONAL
DES BEAUX-ARTS
LAUSANNE

Kader Attia

AVRIL



© Max Pommer

● EXPOSITION / 17.04 – 12.07
Marc-Antoine Fehr, *Point de fuite*
p. 4



DR

● EXPOSITION / 17.04 – 24.05
Seline Baumgartner, *Nothing Else*
p. 8



Dragos Tara © Aline d'Auria

● MUSIQUE / 28.04 / 20 H
Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation
Dragos Tara + Paul Plexi (+ Jerry Léonide) / p. 24



Me & Mobi © DR

● MUSIQUE / 29.04 / 20 H
Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation
Me & Mobi / p. 24



Jerry Léonide Quintet © DR

● MUSIQUE / 30.04 / 20 H
Carte blanche à la Montreux Jazz Artists Foundation
Jerry Léonide Quintet (+ Paul Plexi) / p. 25

MAI



© Leo van Velzen

● DANSE / 05 – 07.05 / 20 H
Tabea Martin, *Duet for Two Dancers*
p. 14



DR

● ARCHITECTURE / 12.05 / 20 H
pool
p. 12



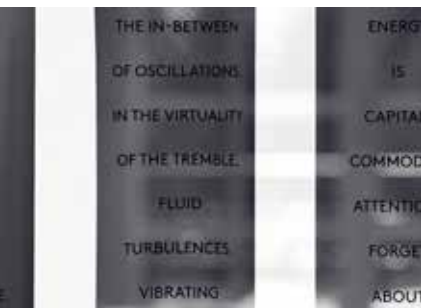
Casablanca © ETH Studio Basel

● ARCHITECTURE / 19.05 / 20 H
Marcel Meili, *Studio Basel : à la recherche du territoire* / p. 10



© Julia Born

● GRAPHISME / 28.05 / 20 H
Julia Born
p. 23



© Dominique Koch

● EXPOSITION / 29.05 – 12.07
Dominique Koch, *Beyond Chattering and Noise*
p. 9

MAI / JUIN



© Frédéric Pajak

● LITTÉRATURE / 30.05 / DE 18 H À MINUIT
Nuit de la littérature (Les Douches - La Galerie)
Frédéric Pajak, *Manifeste incertain 3* / p. 15



Puts Marie © DR

● MUSIQUE / 02.06 / 20 H
Carte blanche à Swiss Vibes
Evelinn Trouble + Puts Marie / p. 16



Egopusher © Nuel Schoch

● MUSIQUE / 03.06 / 20 H
Carte blanche à Swiss Vibes
Egopusher + Larytta / p. 17



PommelHORSE © DR

● MUSIQUE / 04.06 / 20 H
Carte blanche à Swiss Vibes
Orioxy + PommelHORSE / p. 18



© Philippe Weisbrod

● THÉÂTRE / 09 – 12.06 / 20 H /
Émilie Charriot, *King Kong Théorie*
p. 13

Le Phare

Journal du Centre culturel suisse de Paris
Trois parutions par an

Le tirage du 20^e numéro
10 000 exemplaires

L'équipe du Phare
Codirecteurs de la publication :
Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Chargé de production de la publication :
Simon Letellier
Graphistes : Jocelyne Fracheboud,
assistée de Sophia Mejdoub
et d'Audrey Casalis
Photographeur : Printmodel, Paris
Imprimeur : Deckers&Snoeck, Gand

Contact
32 et 38, rue des Francs-Bourgeois
F – 75003 Paris
+33 (0)1 42 71 44 50
lephare@ccs-paris.com

Ce journal est aussi disponible en pdf
sur www.ccs-paris.com/lephare

© Le Phare, avril 2015
ISSN 2101-8170

Ont collaboré à ce numéro

Rédacteurs
Heidi Brunnschweiler, Alexandre Caldara,
Mireille Descombes, Anne Fournier, Marie-Pierre
Genecand, Denis Pernet, Linn Levy, Jérôme
Provençal, Claudia La Rocco, Isabelle Rüf, Élisabeth
Stoudmann, Joël Vacheron, Philippe Verrière

Photographes et illustrateur
Aline d'Aulia, Mehdi Benkler, Marc Ducrest, Melanie
Hoffmann, Isabelle Meister, Joëlle Neuenschwander,
Thomas O'Brien Max Pommier, Nuël Schoch,
Niklaus Spoerri, Leo van Velzen, Philippe Weissbrod,
Yohann Zerdoun, illustrateur Josse Bailly

Traductrice
Anne-Marie Gosselin (p. 8 et 9)

Insert d'artiste: Jean-Luc Manz
Né en 1952, vit à Lausanne. Parmi ses expositions
solo, relevons Musée cantonal des beaux-arts,
Lausanne (2010, 2006) ou Centre PasquArt, Bienne
(2001). En 2015, il expose en solo à la Galerie Skopia,
Genève, et l'intégralité de ses carnets au Musée
Jenish, Vevey, qui coédite le livre *Notebooks*
(1989-2014) avec les éditions JRP|Ringier. Il est aussi
membre fondateur du groupe M/2, Vevey (1987) et
enseigne à la HEAD, à Genève, depuis 1996.

Association des amis
du Centre culturel suisse de Paris

Prochain voyage

du 5 au 7 juin 2015, visite de la 56^e Biennale de Venise
en compagnie des directeurs du CCS

Les avantages

Entrée gratuite aux activités organisées par le CCS.
Tarifs préférentiels sur les publications éditées par le CCS.
Envoi postal du Phare, journal du CCS.
Participation aux voyages des amis du CCS.

Catégories d'adhésion
Cercle de soutien : 50 €
Cercle des bienfaiteurs : 150 €
Cercle des donateurs : 500 €

Association des amis
du Centre culturel suisse
c/o Centre culturel suisse
32, rue des Francs-Bourgeois F – 75003 Paris
lesamisduccsp@bluewin.ch
www.ccs-paris.com



Centre culturel suisse de Paris

Expositions / salle de spectacles
38, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au dimanche : 13h-19h

Librairie
32, rue des Francs-Bourgeois 75003 Paris
du mardi au vendredi : 10h-18h
samedi et dimanche : 13h-19h

La librairie du CCS propose une sélection
d'ouvrages d'artistes et d'éditeurs suisses,
art contemporain, photographie, graphisme,
architecture, littérature et jeunesse.

Informations
T +33 (0)1 42 71 44 50
ccs@ccs-paris.com

Réservations
T +33 (0)1 42 71 44 50
reservation@ccs-paris.com
du mardi au dimanche : 13h-19h
Tarifs soirées : entre 7 € et 12 €
Expositions, conférences : entrée libre

Restez informés
Programme : le programme détaillé du CCS
de même que de nombreux podcasts
(interviews et enregistrements de soirées)
sont disponibles sur www.ccs-paris.com
Newsletter : inscription sur www.ccs-paris.com
ou newsletter@ccs-paris.com
Le CCS est sur Facebook.

L'équipe du CCS
Codirection : Jean-Paul Felley et Olivier Kaeser
Administration : Dominique Martin
Communication : Aurélie Garzuel
Production : Celya Larré
Production Le Phare : Simon Letellier
Technique : Kevin Desert et Charles Rey
Librairie : Emmanuelle Brom,
Dominique Koch, Dominique Blanchon
et Tristan Savoyà (stagiaire)
Accueil : Manuel Merenciano,
Geoffrey Peres et Fabrice Schneider

Prochains événements



Bureau A, image préparatoire pour la scénographie de *PerformanceProcess*

Pour fêter ses 30 ans,
le CCS prépare 2 événements:

Du 18 septembre au 13 décembre 2015
PerformanceProcess, exposition/festival
sur la performance en Suisse, de 1960 à 2015

avec, entre autres et sous réserve,
John Armleder, Alexandra Bachzetsis, Luciano Castelli,
2b company, Yan Duyvendak, Foofwa d'Imobilité,
Massimo Furlan, Fabrice Gygi, Eric Hattan, Thomas
Hirschhorn, Marie-Caroline Hominal, San Keller,
La Ribot, Heinrich Lüber, Urs Lüthi, Manon, Christian
Marclay, Gianni Motti, Dieter Meier, Guillaume Pilet,
Anne RoCHAT, Darren Roshier, Christoph Rütimann,
Marius Schaffer & Gregory Stauffer, Katja Schenker,
Schick Gremaud Pavillon, Roman Signer, Jean Tinguely...
Scénographie Bureau A
Graphisme du site web Ludovic Balland

Un livre sur les 30 ans
d'histoire du CCS

avec, entre autres,
- une conversation retranscrite entre plusieurs
directeurs successifs du CCS, Daniel Jeannet,
Werner Duggelin, Jean-Paul Felley & Olivier Kaeser
- 30 textes inédits par 30 auteurs sur 30 artistes
qui ont marqué le CCS, accompagnés par un projet
photographique de Ludovic Balland et
de Mathilde Agius
- la liste richement illustrée de tous les événements
organisés par le CCS depuis 1985
Graphisme Ludovic Balland
Parution prévue fin 2015



fondation suisse pour la culture
prohelvetia

La Fondation Pro Helvetia soutient la culture suisse et favorise sa diffusion en Suisse et dans le monde.

Partenaires média

LE TEMPS

inRockupables

A'A
L'ARCHITECTURE
D'AUJOURD'HUI

étapes:

Slash

TSF
JAZZ

Partenaires institutionnels

MONTREUX JAZZ
ARTISTS' FOUNDATION

International Jazz Day

icap

marais culture

Partenaire des vernissages et des soirées

SWISS WINE

Chasselas Fendant Gutedel

Les vins suisses. Quel que soit leur nom,
on est au moins d'accord sur leur qualité.



A consommer avec modération

LES VINS SUISSES

Suisse. Naturellement.



SWISS WINE